

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LE PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE EN FRANCE



Le prince Alexandre de Serbie (1) et M. Pachitch (2), président du Conseil des ministres de Serbie, se sont arrêtés quelques instants en gare de Dijon. Les hôtes illustres de la France ont aimablement consenti, à ce moment, à poser devant l'objectif d'Excelsior en compagnie de M. Vesnitch (3), ministre de Serbie à Paris, et des autorités civiles et militaires.

(Phot. de notre envoyé spécial.)

Ce que l'on dit

En attendant...

Qu'est-ce que l'action ?

On serait curieux de la définir.

On n'ignore pas que les meilleurs esprits nous ont mis en garde contre cette manie de définir et les dangers qui en procèdent. Il est vrai que les définitions n'éclaircissent pas beaucoup les idées obscures et risquent d'obscurcir les plus claires. Claude Bernard n'a jamais donné une formule de la vie, qui était l'objet spécial de son étude. A quoi bon ? Tout être, qui est, en sait aussi long là-dessus que les philosophes, et la conscience de vivre est plus distincte qu'une rigoureuse définition de la vie.

Fontenelle a dit de Leibnitz : « Il pose des définitions exactes qui le privent de l'agréable liberté d'abuser des termes dans les occasions. » C'est un autre point de vue. Mais je crains que Fontenelle ne se moque du monde.

Contre Fontenelle et Claude Bernard, nous demeurons dans l'opinion commune qu'il est bien difficile de parler raisonnablement d'une chose quand on ne sait pas à juste ce que c'est.

Qu'est-ce donc que l'action ?

Vous demandez, que m'importe ? Vous êtes plaisant ! Depuis tantôt un demi-siècle, les directeurs de l'âme française prêchent l'action, et leurs disciples leur font chorus : je ne serais pas fâché de savoir, à la fin, de quoi j'ai été préoccupé toute mon existence.

Du moins, des orateurs et des moralistes autorisés nous attestent la vertu éminente de notre idéal incertain. « Il semble, dit Bossuet, que la perfection de chaque chose consiste en son action. » Le même dit ailleurs, de quelques seigneurs sans importance : « Ils ont vécu avec si peu d'action qu'à peine leur nom est-il venu jusqu'à nous. » Voilà bien la destinée que nous redoutions pour nous-mêmes !

On n'hésite pas à citer Bossuet une troisième fois : « C'est, dit-il, une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, entre ces mains où tout est action... »

Ce n'est donc pas la connaissance du bien et du mal, mais l'action qui nous rend semblables à Dieu ? Comment ne pas souhaiter d'agir pour peu d'ambition qu'on ait ? — Il ne nous manquait toujours que de savoir en quoi l'action consiste.

On nous la définissait par la négative. On nous enseignait qu'elle n'est pas la sœur du rêve, et nous nous abstenions de rêver : ce n'est pas encore agir.

Notre dernière ressource est le dictionnaire. J'ouvre mon Littré, j'aurais peut-être dû commencer par là. Je vois qu'agir c'est « faire quelque chose ». Mon Dieu ! je m'en doutais.

Or, nous avons bien cru, il y a environ vingt mois, et jusqu'à la semaine dernière, que le sens de ce mot mystérieux nous était enfin révélé. Lorsque nous avons vu, le 1^{er} août 1914, les employés des postes coller aux vitres de leurs bureaux un bout de papier où était transcrite, d'une écriture tremblée, la dépêche « très urgente » annonçant la mobilisation générale, il nous a paru soudain que nous comprenions ce que c'est « agir » et que nous n'avions plus aucun besoin d'en chercher la définition.

Lorsque nous avons vu partir, à la gare du Nord et à la gare de l'Est, tout le peuple, et même les plus mornes expéditionnaires, qui avaient à leur insu la vocation de l'héroïsme, et pêle-mêle les penseurs avec les manœuvres, (sans oublier les curés et les millionnaires), nous avons dit : « Ceux-là vont agir, sûrement » ; et les plus vieux, que leur âge retenait sur le quai ou aux grilles, les ont enviés.

Lorsqu'ils ont livré les sept batailles qui sont la bataille de la Marne ; lorsqu'ils ont culbuté l'ennemi dans l'eau et dans le sang de l'Yser ; lorsqu'ils lui ont pris et repris les Eparges, le Vieil-Armand, et qu'ils l'ont fait glisser jusqu'au bas de la butte de boue de Vauquois ; lorsqu'ils l'ont vaincu en Champagne ; lorsque, sous Verdun, durant trente jours et autant de nuits, ils l'ont fauché, nous avons bien cru qu'ils « faisaient quelque chose », comme parle mon dictionnaire.

Eh bien ! c'était encore une fausse joie ; ce n'est pas encore aujourd'hui que nous allons savoir en quoi l'action consiste ; car ce qu'ils faisaient, ces braves gens, sur l'Oureq et au Grand-Couronné, à Guise, à Souchez, à Vimy et dans les tranchées de l'Aisne, et à Douaumont, et à Vaux, cela s'appelle « croupir dans l'inaction ».

Nous voilà juste à rebours de ce que nous avons cherché ! Il y aurait de quoi nous décourager si nous avions encore la superstition des mots. Heureusement, nous ne l'avons plus, et quand il en tombe un bien à propos — comme celui-ci — même d'une tribune, nous ne prenons seulement pas la peine de lever les épaules.

Abel Hermant.

Il y a « la vie chère », à laquelle il faut sans doute se résigner et « la vie trop chère » contre laquelle il faut protester énergiquement. C'est ce que je disais l'autre jour, et, à ce propos, une lectrice d'Excelsior m'écrit avec un admirable bon sens :

« Il est bien certain que tout « augmente » et dans des proportions fort inquiétantes pour nos bourses de petites bourgeoises ; mais, comme vous voulez bien l'écrire, c'est peut-être cependant dans cette classe à laquelle j'appartiens qu'on en souffre le moins : tout simplement parce que nous sommes la classe raisonnable. Nous savons, nous, modestes maîtresses de maison, qu'en faisant nos achats nous-mêmes ils sont mieux faits et souvent à meilleur compte ; mais, enfin, cela ne suffit pas pour compenser l'augmentation de 50 à 100 0/0 que nous supportons cette année et qui n'est pas toujours explicable par les circonstances. »

« Comme dit ma bonne, brave fille de la campagne :

« — Mais, madame, c'est pourtant pas la guerre qui empêche les poules de pondre et les vaches d'avoir du lait ! »

Mon opinion délibérée est que, seule, une noire jalousie pourra empêcher les membres de l'Académie des Sciences morales et politiques de décerner un de leurs gros prix à cette naïve servante ; sa question collerait les économistes les plus éminents.

Pour le lait, le beurre, les œufs, la viande, la France se suffisait presque absolument à elle-même. Notre régime protectionniste y veillait même jalousement. Ce n'est donc pas l'élévation du prix des transports par mer qui a pu produire ces augmentations excessives.

Il y a autre chose, et il semble bien que l'administration commence à s'en rendre compte, puisqu'elle prend des mesures contre les bouchers qui vendent au prix des qualités supérieures des viandes de basse qualité, et se décide à taxer les denrées. Vous me direz qu'elle aurait pu s'apercevoir plus tôt qu'il y avait quelque chose à faire ; mais, dame ! vous savez, les administrations réagissent lentement !

Pierre Mille.

C'est un fait désormais établi. Le combat épique au cours duquel fut poussé le cri : « Debout les morts ! » n'est pas du domaine de la légende.

Le général Gallieni, ancien ministre de la Guerre, a déclaré, en effet, dans une lettre au président de la commission des pétitions du Sénat :

« L'admirable cri « Debout les morts ! » a été poussé le 8 avril 1915 par l'adjudant Péricard, du 95^e régiment d'infanterie, actuellement lieutenant audit régiment. »

« C'était pendant la période des attaques du mois d'avril, au Bois-Brûlé. Une tranchée conquise la veille par les 1^{er} et 3^e bataillons venait d'être l'objet d'une violente contre-attaque ; les occupants reculaient et un boyau allait être envahi par l'ennemi. L'adjudant Péricard, qui avait pris une part glorieuse à l'action de la veille et qui était en réserve, groupa de lui-même quelques volontaires de sa compagnie et se porta au-devant de l'ennemi. Le boyau fut repris après un combat prolongé et terrible, au cours duquel Péricard, sentant ses hommes faiblir et ne voyant que des morts et des blessés autour de lui, s'écria : « Debout les morts ! »

Voici, pour les futurs écrivains de la grande épopée de 1914-1916, un point d'histoire nettement fixé par la déclaration officielle du général Gallieni.

Ah ! quel beau Bulletin des Armées de la République nous recevons là ! Et d'abord, une lettre du général Gallieni annonçant la forme nouvelle du périodique glorieux et disant : « Il se transforme à une heure où l'ennemi, redoublant ses attaques, cherche en vain à briser notre résistance ; il constituera pour l'avenir l'éloquent témoignage de cette bonne humeur et de cet esprit alerte qui sont restés les qualités de notre race. » Et puis des distractions scientifiques, la carte du ciel au printemps naissant, des articles documentaires, un roman de Tristan Bernard qui commence exquisément, des poèmes, des extraits des journaux du front, une excellente revue de la semaine.

Et puis des illustrations signées de poilus et, comme couronnement, trois frontispices composés par Bernard Naudin et où, ainsi qu'il est dit, sont superbement « symbolisés les liens qui unissent les armées de la République à celles de la Révolution ».

C'est aujourd'hui que paraît le premier numéro de ce beau bulletin, nouveau style ; chaque semaine nous en apportera un pareil. Et, il faut bien le dire, plus que jamais, en apprenant ce progrès et cet embellissement, le grand public regrettera que le Bulletin soit « réservé à la zone des armées ».

Si on le vendait aux civils, tenons pour certain que les recettes couvriraient dix fois les frais d'impression. Ne pourrait-on, un jour, essayer ?

REFLEXIONS DE « BONHOMMES »

Le « bonhomme » qui tombe pendant l'action, à son poste de combat, est touché. Il ne consent à devenir blessé que lorsque l'hôpital l'a classé et numéroté. Il s'installe alors dans la fonction, en réclame les prérogatives et se découvre, petit à petit, une âme d'éréancier. Il en a le droit !...

Il ne faut jamais se hâter d'affirmer qu'on a vu le copain qui se battait près de soi. La certitude n'est point du domaine des combats et le doute a, du moins l'avantage de permettre l'espoir.

Aux heures où l'esprit rôde autour des souvenirs, quand la pensée s'en va, là-bas, vers ceux qui nous attendent, et que le cafard en profite « pour se ramener en douce », il est bien agréable de voir le Boche sortir de sa tanière. Il peut, alors, être certain d'être servi bon poids.

Le soldat valide contre lequel tu te bats est moins dangereux que le blessé boche que tu relèves. Tu te méfies du premier, mais ta pitié te découvre aux coups de la trahison du second. Tu y fus pris, tu t'y laisseras reprendre. Tu n'es pas bâti pour t'assimiler les beautés de la Kultur.

Recueillies par FERNAND SERNADY

(A suivre.)

Il était une fois un petit groupe de bons jeunes gens, doucement embusqués dans les bureaux du ministère de la Marine.

Sous de protectrices ailes, ils vivaient paisiblement à l'abri des balles, des obus et des torpilles ; et quand on leur parlait, plusieurs mois après qu'elle avait été votée, d'une application possible de la loi Dalbiez, ils haussaient légèrement les épaules.

Pourtant, en janvier, il fallut se décider tout de même à déplacer nos bons jeunes gens ; ils étaient marins, ils devaient embarquer, on allait donc les faire embarquer...

Croyez-vous ?

Si vous croyez cela, c'est que vous ignorez l'existence et le fonctionnement de ces « coins » spéciaux où des postes à terre sont assimilés pour des raisons mystérieuses aux services à la mer.

C'est ainsi que certains protégés furent affectés à des stations d'aviation maritime sur les côtes françaises, loin, très, très loin du front, et que d'autres, probablement parce qu'ils avaient jadis trouvé le moyen de se rendre particulièrement utiles dans des fonctions où les qualités militaires et les aptitudes maritimes techniques n'avaient guère l'occasion de s'exercer, furent plus favorisés encore.

On les détacha auprès des attachés navals français à l'étranger, à Rome, Madrid, Londres, etc., et d'appréciables mensualités de 300 à 400 francs leur sont affectées !

Embusquage, débushage, rembusquage...

J'ai interviewé — nous écrit un ami — cet inventeur suisse d'un avion nouveau, qui s'élève verticalement, peut s'arrêter, se stabiliser et permettre à son pilote de viser avec une précision jusqu'alors inconnue.

Par extraordinaire, cet inventeur est un modeste et ne s'attribue pas l'idée première de ce qu'il a réalisé.

— C'est une idée du père... dit-il.

— Du père ?

— Oui. Du père des inventions modernes : Jules Verne. J'ai pioché Robur-le-Conquérant, dont l'aéro-nef s'élève verticalement, au moyen d'hélices horizontales, se stabilise grâce à une rotation égale mais inverse des hélices (en tenant compte, bien entendu, de la force d'attraction). Et j'ai réalisé mon avion idéal.

— Les journaux suisses écrivent que les gouvernements belligérants se disputent l'invention. Pouvons-nous dire que la France l'a acquise ?...

— Je devais bien cela à la patrie de Jules Verne...

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE
PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

L'horloge

Le village, à la corne du bois massacré, tasse ses toits béants, ses murs écroulés.

Seule l'église, intacte, pointe au ciel son fin clocher où la grosse horloge dorée brille comme une rosace. Battu par le cercle des batteries adverses, enserré par le double zig-zag des tranchées, le village est intenable pour chacune des armées, et pourtant l'horloge, depuis des semaines, seule vivante en ce désert, continue à marquer les heures, et, dans le crépitemment de la fusillade et dans l'orage des canons, sa sonnerie claire et frêle tinte d'une vibration qui longtemps ondule, élargie, dans le bassin profond de la vallée.

En effet, chaque jour, à midi, un chasseur, enfant du pavé parisien, après le jus, allume sa pipe, sort de la tranchée et, glissant à travers les souches, parmi les ruines, monte au clocher, remonte la sonnerie, règle les aiguilles sur l'heure française que le sans-fil vient de transmettre de la tour Eiffel.

Les Boches qui croient voir dans ce mouvement quotidien d'horloge le signal d'un espion, arrosent alors furieusement le village, visant le clocher qui, miraculeusement, reste intact. L'alpin alors rentre joyeux et fier dans nos lignes, répondant à ceux qui lui reprochent son imprudence inutile :

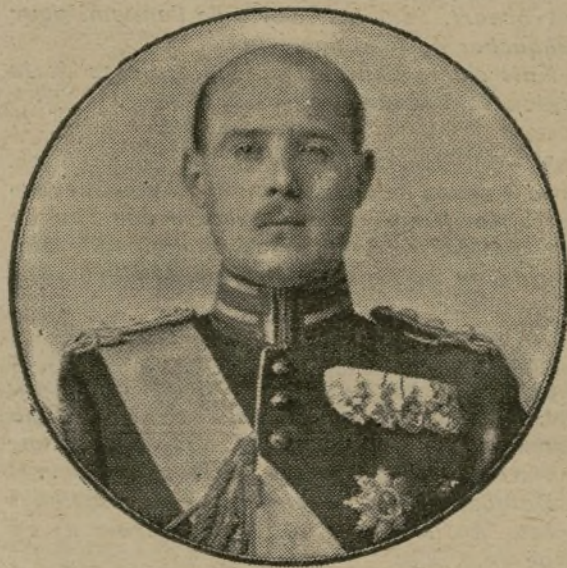
« Ben quoi! chaque jour, en croquant mon dessert, j'allais voir partir, au coup de midi, le canon du Palais-Royal. Mais ici j'ai mieux puisque, pour marquer l'heure, mon signal commande tout l'arsenal des canons boches, et que c'est le kaiser qui paye la poudre! »

Charles Dornier.

L'arrivée du prince Christophe de Grèce

Le prince Christophe de Grèce, frère du roi Constantin, est arrivé hier à Paris.

Le prince Georges et le ministre de Grèce,



PRINCE CHRISTOPHE DE GRÈCE

M. Romanos, l'ont reçu à la gare à sa descente du train.

Le prince continuera dans peu de jours son voyage pour Pétrograd, où il va rejoindre sa mère, la reine Olga.

QUERELLE DE BISSING!

La noble réplique du cardinal Mercier

Nous avons reproduit hier, en dernière heure, la lettre menaçante envoyée par von Bissing au cardinal Mercier, auquel il reproche de faire de l'agitation politique.

Le cardinal a envoyé à von Bissing, une réponse pleine de dignité, disant qu'il avait exercé son droit en écrivant le mandement incriminé.

Il rappelle que l'attitude de l'Allemagne a été illégale à l'égard de la Belgique et à son égard, comme évêque et comme citoyen. Il ajoute que la population belge a conservé une attitude noble et calme, et que le reproche de von Bissing que lui, cardinal, désirait la surexciter, est donc faux.

L'imprimeur de la lettre pastorale du cardinal Mercier n'en a pas moins été arrêté.

LE PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE A PARIS



Sur le quai de la gare de Lyon. Le prince ALEXANDRE (1) présente M. PACHITCH (2) à M. POINCARÉ (3)
(Voir notre reportage, texte et photographies, pages 6 et 7.)

LA BATAILLE DE VERDUN

L'offensive allemande reprend pour s'interrompre encore

Le bois de Malancourt, qui vient d'être l'objet de la dernière attaque allemande, est situé à dix-sept kilomètres de Verdun, en tête de la petite vallée où prend sa source le ruisseau de Forges. La partie de ce bois que nous occupions, à l'est de la route de Malancourt à Avocourt, avait la forme d'un triangle de 1500 mètres de base et 1.500 mètres de hauteur. C'est cet espace que l'ennemi a réussi à nous arracher en y lançant une division entière, et au prix d'attaques répétées qui lui ont coûté de lourds sacrifices.

Le terrain gagné ainsi n'a pas de valeur par lui-même, mais l'ennemi espère, en poursuivant son avantage, arriver à tourner par l'ouest notre position du Mort-Homme. Cette position elle-même est située bien en avant de notre ligne de résistance principale, mais les Allemands ont déclaré qu'ils l'avaient prise, bien qu'elle fût encore entre nos mains. Ils feront tout leur possible pour rendre vrai ce mensonge.

Toutefois, avant de menacer sérieusement le Mort-Homme, il faudra qu'ils gravissent la colline qui domine le bois à l'est, et dont le sommet est la cote 304. Le bombardement violent qu'ils ont dirigé sur ce point, et que n'a d'ailleurs suivi dans la journée d'hier aucune attaque d'infanterie, indique que telle est bien leur intention.

S'ils y parvenaient, nous en serions quittes pour abandonner le saillant du Mort-Homme.



et nous replier sur la position principale, qui est dans le prolongement de celle que nous occupons sur la rive droite de la Meuse. Notre résistance ne serait en rien compromise, mais l'ennemi, même au cas le plus favorable, n'obtiendrait pas ce résultat sans faire largement appel à cette réserve dont nous parlons hier.

et à laquelle il a déjà emprunté la division engagée au bois de Malancourt.

Cette imprudence sera-t-elle commise? Il est possible, car l'opinion publique de l'Allemagne commence à s'inquiéter, et il faut la relever en lui donnant des succès qu'elle acceptera comme tels, même s'ils n'ont qu'un caractère local et ne sont susceptibles d'aucun développement. De plus, le prince impérial et l'empereur auront sans doute insisté pour que l'opération soit continuée, parce qu'ils ont commis la faute d'en prendre la responsabilité personnelle. Un premier crédit de vies humaines leur avait été ouvert, et a été dépensé entièrement sans résultat décisif. Un second aura le même sort.

L'Allemagne joue en ce moment une mauvaise partie; plus elle s'y obstine et plus elle y perdra.

Jean Villars.

20 FEVRIER-20 MARS

Un mois de combats

Notes et commentaires de "quelqu'un du front"

Le Reichstag se réunit; l'Allemagne, ou plutôt les états qui pensent par eux-mêmes en Allemagne vont, bon gré mal gré, faire un examen de conscience et réfléchir sur les derniers événements militaires.

N'est-ce pas le moment de nous demander, nous aussi, dans le calme et le froidement, ce qu'il faut en penser? N'est-ce pas le moment de chercher, nous aussi, à bien comprendre ce qu'a été la bataille de Verdun, ce qu'elle aurait pu être, ce qu'elle peut être encore et quelles en sont les conséquences?

En premier lieu, il importe de bien comprendre ce qu'est une de ces grandes batailles modernes.

I.

Lorsqu'on demande quelques éclaircissements, quelques données sûres à des « gens du front », leur premier mot est celui-ci : « Tout d'abord que l'on cesse d'employer cette expression absurde : *percer la ligne ennemie*. La ligne ennemie n'est pas ce ruban que, vous autres, gens de l'arrière, tendez naïvement sur des cartes murales; ce n'est pas une palissade, ce n'est pas une tranchée. Par cette fâcheuse expression : « la ligne », on désigne l'ensemble des positions défensives où les armées immobilisées se sont respectivement retranchées, et qui, peu à peu, se sont développées jusqu'à se rejoindre. Mais elles se sont aussi développées en profondeur. Et alors, voici de quoi elles se composent en un point quelconque du front :

« Les premières tranchées, qui forment ce qu'on appelle partout la première ligne, ne sont, en réalité, que des *avancées*; il ne leur est pas défendu d'être solidement établies, et s'il se trouve sur leur tracé des mouvements de terrain particulièrement forts et des bois faciles à organiser, c'est tant mieux. Mais l'ennemi pourra toujours, par un de ces tirailleurs de projectiles que l'on sait mainte-

nant déchaîner, bouleverser ces positions qui sont à bonne portée de toute son artillerie.

» En arrière, à un ou deux kilomètres des premières avancées, se trouve ce qu'on appelle la deuxième ligne. Elle est encore continue : il faut encore qu'elle le soit. C'est la véritable *première position*.

» De tout cet ensemble, vous avez vu des exemples au moment de la bataille de Champagne. Les grands illustrés ont publié des plans photographiques des lignes boches conquises, lesquelles sont organisées comme les nôtres.

» En arrière de tout cela, se trouve la *deuxième position*. Celle-ci n'est pas forcément continue. C'est un ensemble de mouvements de terrain favorables, très fortement organisés.

Dans cette nouvelle tactique à laquelle ont conduit les expériences répétées déjà de cette guerre, comment attaquer tel ou tel front? Comment l'ennemi a-t-il attaqué Verdun?

L'assaillant commence par écraser la première et, s'il le peut, la deuxième ligne sous un feu infernal d'artillerie de tous calibres. Pour la première ligne, nous l'avons dit, il réussit toujours; et le plus sage, pour le défenseur, dès qu'il voit de quoi il retourne, est de retirer ses hommes et aussi ses canons de campagne.

Pour la deuxième ligne, c'est autre chose. On s'est efforcé de la détruire par l'artillerie; on n'y a pas toujours réussi. Il faut pourtant essayer de l'enlever. Comment?

1° Il faut empêcher la défense, autant que possible, de ravitailler les troupes qui l'occupent et de les renforcer : on y arrivera par des tirs de barrage en arrière de la position. C'est ce que n'ont pas manqué de faire les Boches devant Verdun, avec de l'artillerie de très gros calibre; et c'est dans l'emploi des barrages de 305 qu'est un des moyens tactiques que cette bataille a fait apparaître. Au début de la campagne, l'armée allemande tirait sur les réserves qui entraient en ligne avec du 105, ce fameux canon lourd de campagne qui nous manquait alors, et ils obtinrent des résultats sur nos troupes surprises. Aujourd'hui, pour le même usage, ils en sont au 305! Tout semble s'être enflé dans cette lutte gigantesque, comme se sont développées ses proportions elles-mêmes.

2° Il faut enlever, à proprement parler, la deuxième ligne. Pour y parvenir, il faut l'attaquer avec des forces suffisantes et être décidé à faire les sacrifices nécessaires, moyennant quoi on réussira peut-être. Une première série de corps d'armée disposés pour l'attaque devant le front toujours restreint qui est visé sont lancés; ils franchissent l'espace bouleversé des premières lignes avec une facilité relative, et ils se ruent sur la deuxième ligne. Phase critique. Phase dont le commandant en chef attend avec anxiété le dénouement. Celui-ci se fait attendre deux, trois jours : les heures d'autrefois sont devenues des journées. La lutte dévore les corps d'armée engagés... Au nord de Verdun, l'attaque fut suffisamment nourrie. La chair à canon ne fut pas ménagée, les vides furent comblés sans cesse et assez longtemps dans la marée grisâtre que fauchait notre mitraille : la deuxième ligne fut enlevée.

L'ennemi se trouva alors devant les deuxième positions, définies plus haut. Ces deuxième positions, c'étaient Douaumont, la côte du Poivre...

Pour l'attaque qu'il va tenter, tout ce qu'on vient de dire peut se répéter :

Il faut que les positions aient été bouleversées, autant que faire se peut, et ce n'a pu être fait que de loin et très imparfaitement par de la très grosse artillerie.

Il faudra que des barrages d'artillerie lourde puissent être effectués en arrière. Or, cela devient beaucoup plus difficile, car il faut tirer de plus loin; si l'on rapproche les pièces, elles n'auront pas réglé leur tir; elles commenceront par mal tirer; et si le mauvais temps ne permet pas aux avions de les aider, elles ne pourront pas faire leurs réglages et continueront à mal tirer.

Enfin, il faudra que des troupes fraîches soient amenées pour l'attaque. L'enlèvement des premières et deuxième lignes a dévoré trois ou quatre corps : 100.000 hommes; on lance trois corps frais. Et c'est l'attaque de Douaumont.

Mais, ici, on connaît moins bien le terrain, que l'on n'a pas eu le loisir de contempler; les défenses ne sont pas détruites; certes, une redoute bien repérée a dû être écrasée par les 305; mais, dans cette guerre nouvelle, chaque motte de terre qui abrite un homme au cœur résolu, avec sa mitrailleuse, est une forteresse; on découvre cette chose redoutée de tous : des réseaux de fil de fer à contre-pente, très dangereux pour l'assaillant parce que son artillerie a été impuissante à les détruire.

Alors, les corps d'armée d'élite s'usent devant les obstacles, fondent sous le feu de la défense qui s'est ressaisie, et l'attaque demi-victorieuse, mais essouffée, flotte et s'arrête un instant. C'est l'heure fatale, celle à laquelle l'histoire dira que fut perdue la bataille.

Ensuite? Certes, on ne se tient pas pour battu. On recommence le lendemain, à droite, à gauche : c'est l'attaque de la côte du Poivre. Les choses s'y passent de même; on gravit les pentes et l'on s'arrête essouffé.

Alors, on étend la bataille; aux ailes, il y a des points qui restent en l'air et peuvent céder? Evidemment, mais ça ne mène à rien. La défense, d'elle-même, retire ses positions de la Woëvre qui se trouvaient en pointe. On la suit... jusqu'aux premières pentes où elle vient s'appuyer et occuper des lignes préparées : ça ne mène à rien.

Les jours ont passé, dix, quinze jours...

Mais peut-être a-t-on trois corps d'armée en réserve encore; où peut-on les faire venir? On les fait venir. On veut recommencer avec ces mêmes phases classiques l'enlèvement de la deuxième position : bouleversement par l'artillerie, puis attaque violente avec tous les sacrifices nécessaires.

Et c'est ici qu'entre en jeu le facteur moral. L'attaque n'est pas ce qu'on attendait. Elle fuse, comme on dit de ces pétards qui, au lieu d'éclater, lancent une flamme de poudre qui se consume. Sur une colline, on voulait lancer deux, trois divisions peut-être. Et le défenseur n'en voit qu'une déboucher et marcher à l'attaque. Les autres? Les hommes ont vu les monceaux de cadavres, ils n'ont plus la foi des troupes du premier assaut, ils éprouvent un instinctif recul.

Quelque bien enrégimentées que soient les machines humaines, il est des heures d'enfer auxquelles elles résistent mal. L'expérience prouve qu'elles ne peuvent guère résister à plus de cinq ou six jours de ce paroxysme d'éléments déchaînés qu'est la bataille du dernier type imaginé par les humains.

AUTOUR DE LA BATAILLE

" A l'heure la plus critique "

Le ralentissement des opérations contre Verdun donne lieu, naturellement, à de nombreux commentaires. Certains y veulent voir l'échec définitif des assauts allemands; certains, plus simplement, l'interprètent comme une nouvelle trêve imposée aux troupes ennemies par des nécessités de ravitaillement en munitions, en « matériel humain » aussi, ainsi que disent les écrivains germaniques.

Là n'est pas, croyons-nous, l'intérêt du moment. Si de nouveaux assauts se produisent les défenseurs de Verdun les repousseront, comme ils ont repoussé les précédents. Ce qui importe, c'est que ces assauts se font attendre; c'est que cette attente énerve l'opinion allemande, qu'elle l'épuise, qu'elle l'affaiblit en lui donnant conscience de sa faiblesse. Les preuves en abondent.

L'agence Wolff, qui répète à tout propos « que les pertes allemandes n'ont nullement franchi les bornes qui compromettent le succès » témoigne, elle-même, d'une certaine nervosité : feignant d'oublier que l'objectif du kronprinz était « la plus importante forteresse de notre principal ennemi », pour reprendre les termes mêmes dont se servit Guillaume II, elle assure que les opérations avaient pour but d'empêcher la grande offensive de printemps des Alliés, et que ce but est atteint.

C'est, un peu vite, un reniement complet de ses précédentes déclarations!

Il y a mieux cependant. La même note ajoute que « le soldat allemand sait depuis longtemps, et il en a conscience avec gratitude, que ses chefs préparent leurs entreprises avec soin et avec calme et ne les exécutent que lorsqu'elles peuvent atteindre le but, en ne mettant en jeu que ce qui est strictement nécessaire en vies humaines ».

Enfin la note conclut en avouant qu'« une telle façon de conduire la guerre est un renoncement à des succès sensationnels »...

Si l'agence Wolff, cependant, ose de telles déclarations, la presse allemande, elle, se montre — ou veut se montrer — plus confiante que jamais.

La Gazette de Cologne met en parallèle l'action contre Verdun avec l'action contre Sébastopol, mais soutient que l'opération contre Verdun est beaucoup plus difficile, beaucoup plus longue, parce que les défenses formidables de Verdun ne permettent qu'une avance pas à pas. Ne devine-t-on pas cependant, malgré tout — entre les lignes — un désir secret d'excuser cette lenteur des opérations, si embarrassante après les pompeuses assurances d'il y a quinze jours?

Le sort du lieutenant-colonel Driant

Le roi d'Espagne vient de charger son ambassadeur à Berlin de demander au gouvernement allemand des renseignements au sujet du sort du lieutenant-colonel Driant.

M. L. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, a adressé, d'autre part, la lettre suivante à Mme Driant :

Madame,

M. le colonel Driant est député de Meurthe-et-Moselle : c'est dire qu'il avait ici, avant la guerre, des amis et des adversaires politiques. Je dis des adversaires, non des ennemis : qui eût pu être l'ennemi d'un homme dont chacun connaissait la droiture et l'absolu dévouement aux intérêts de la patrie?

Mais amis et adversaires — je vous en donne la formelle assurance — ont frémi de la même admiration en voyant le sort du colonel Driant en cette terrible bataille.

Certes nous étions unis hier ; mais l'héroïsme calme et souriant du colonel Driant nous a rapprochés plus fraternellement encore, comme dans une émotion et une fierté familiales.

Cet héroïsme n'a surpris personne : c'est bien ainsi qu'aux heures tragiques un tel homme devait défendre notre drapeau !

Si vous deviez porter son deuil, madame, nous le porterions tous avec vous, car le glorieux souvenir de Driant est à jamais gravé dans nos cœurs reconnaissants.

Mais, avec vous, nous espérons de toute notre âme aussi longtemps qu'une certitude ne sera pas établie. L'évidence seule pourrait nous résigner à admettre que nous n'éprouvions pas l'immense joie de le savoir vivant.

L. MIRMAN.

Faisons observer que toutes les nouvelles qui ont donné le lieutenant-colonel Driant comme tué au bois des Caures étant de source allemande, nombreux sont les amis du député de Nancy qui persistent à espérer.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 21 Mars (597^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Belgique, une reconnaissance ennemie, qui avait fait irruption dans nos lignes au nord du pont de Boesinghe, en a été chassée aussitôt par notre contre-attaque.

En Argonne, notre artillerie s'est montrée très active sur les lisières sud du bois de Cheppy.

A l'ouest de la Meuse, les Allemands ont, à plusieurs reprises, au cours de la nuit, renouvelé leurs tentatives sur notre front d'Avocourt-Malancourt, où le bombardement, par obus de gros calibre, a continué sans interruption. Leurs attaques ont été accompagnées de jets de liquides enflammés lancés par des détachements de soldats porteurs d'appareils spéciaux. Malgré les lourdes pertes infligées par nos feux, l'ennemi a pu s'emparer, après une lutte pied à pied, de la partie sud-est du bois de Malancourt, que nous occupions et qui porte le nom de bois d'Avocourt. Tous les efforts de l'ennemi pour déboucher du bois ont échoué.

Nuit calme dans les autres secteurs de la région de Verdun.

VINGT-TROIS HEURES. — En Argonne, lutte à coups de grenades à la Haute-Chevauchée. Notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur les ouvrages allemands aux abords de la route de Vienne-le-Château à Binarville.

Sur la rive gauche de la Meuse, le bombardement a continué violent dans la région de Malancourt, sur le village d'Esnes et la côte 304, contrebattu avec la plus grande énergie par notre artillerie. L'ennemi n'a fait aucune tentative d'attaque au cours de la journée.

Bombardement intermittent sur quelques points du front à l'est de la Meuse et en Woëvre.

En Lorraine, activité de notre artillerie sur les organisations allemandes au nord et à l'est d'Embermenil.

En Haute-Alsace, notre artillerie a pris sous son feu des troupes ennemies qui débouchaient de Niederlorg, sud-est de Seppois.

LA GUERRE AERIEENNE

Dans la journée, un de nos pilotes a abattu un avion allemand qui est tombé en flammes dans la région de Douaumont.

Dans la nuit du 20 au 21, nos avions ont bombardé les gares de Dun-sur-Meuse, Audun-le-Roman, et des bivouacs dans la région de Vigneulles.

Comment se déroula la bataille de Verdun du 21 au 25 février

(Du Bulletin des Armées du 22 mars)
[OFFICIEL]

Au moment où l'attaque allemande se produisit dans le secteur de Verdun, notre gauche s'appuyait sur les centres de Brabant, Consenvoye, Haumont, les Caures formant la première position; Samogneux, la cote 344, la ferme Mormont constituaient la deuxième position.

Au centre, nous tenions le bois de Ville, l'Herbebois, Ornes, avec, comme seconde position, Beaumont, la Wavrille, les Fosses, le Chaume, les Caurières.

Notre droite comprenait Maucourt, Mogeville, l'Etang de Braux, le bois des Hautes-Charrières et Fromesey, tandis que notre deuxième position s'étendait sur Bezonvaux, Grand-Chena, Dieppe.

En arrière de ces secteurs de défense, la ligne des forts était jalonnée par le village de Bras, Douaumont, Harcourt, le fort de Vaux, la Lau-fée, Eix. Entre la deuxième position et cette ligne de forts, une organisation intermédiaire à contrepointes avait été esquissée de Douaumont à Louvemont, sur la côte du Poivre et la côte du Talou. Telle était la répartition tactique du terrain lorsque les Allemands tentèrent la percée dans la direction de Verdun.

A 7 h. 15, le 21, ils ouvrirent le feu et arrosèrent notre secteur avec des obus de tous calibres, ainsi qu'avec des obus lacrymogènes et suffocants. Au bout d'une heure de cet intense bombardement, les communications téléphoniques sont coupées et les liaisons doivent se faire par coureurs. Nos abris commencent à céder. Aux bois des Caures et de la Ville, on signale de graves accidents. Des groupes de soldats sont écrasés et ensevelis sous les décombres.

Sous cette avalanche d'obus, nos premières lignes sont nivelées. Mais les garnisons se cramponnent partout où elles peuvent. Le moral se maintient très ferme. Les Allemands n'arrivent guère qu'à s'infiltrer dans nos éléments avancés.

Somme toute, cette première journée n'a pas donné de gains considérables à l'ennemi.

Le 22, malheureusement, notre retour offensif sur le bois d'Haumont échoue. Au bois des Caures, la lutte reprend.

Les feux de l'artillerie allemande redoublent : Haumont, Anglemont, la ferme de Mormont, la Wavrille, subissent des rafales effroyables.

Dans la nuit du 22 au 23, nous évacuons Brabant. Samogneux, dans cette matinée du 23, est soumis à un tel bombardement que les contre-attaques que nous préparions de ce côté n'ont pas lieu. Nous demeurons sur la défensive.

Plus à l'est, au contraire, notre ligne de résistance a été améliorée par nos contre-attaques.

Dans le secteur de Wavrille, le combat reprend acharné, dès le matin. Pendant la nuit, nos hommes avaient travaillé à raccorder les lignes pouvant les relier à l'Herbebois, malgré l'arrosage incessant de l'artillerie ennemie. Il importait de ne pas laisser les Allemands s'emparer du bois de la Wavrille et de la cote 351, positions qui leur eussent permis de prendre en enfilade la ligne de défense 344-Beaumont.

Une attaque allemande sur la Wavrille est d'abord repoussée à 6 heures du matin. Un autre mouvement offensif sur l'Herbebois, à 11 h. 30, provoque un combat qui dure jusqu'à 16 h. 30.

Néanmoins, l'ennemi ne parvient pas à déboucher de la Wavrille. Notre barrage d'artillerie lui interdit tout progrès supplémentaire.

Dès le soir du 23, Samogneux se trouvait dans une situation critique. On pouvait considérer le village comme perdu.

C'est sur ce dernier point que les Allemands vont concentrer toutes leurs énergies.

Vers 13 heures, ils arrivent aussi à dépasser un peu la lisière sud du bois des Caures et à s'insinuer du côté d'Anglemont.

Toutes les forces françaises disponibles essaient de refouler l'envahisseur. L'ennemi a les Châmbrettes, le bois des Fosses, Beaumont, le bois des Caurières. Il tente un coup de main sur Ornes qui est attaqué de trois côtés à la fois. La garnison, en état d'infériorité manifeste, bat en retraite et se retire en bon ordre, à la faveur de l'obscurité, sur Bezonvaux.

Ce sont toujours les mêmes troupes qui, depuis le 21 février, tiennent tête aux Allemands en défendant chaque position. En dépit des intempéries, des sacrifices en hommes et en matériel, elles barrent la route à l'ennemi pendant encore toute une nuit. Leur mission est de maintenir le front Bras-Douaumont-Harcourt. Elles la remplissent jusqu'au moment où elles sont relevées par de nouvelles unités, et la bataille continue.

L'afflux des réserves va permettre de rétablir la situation et cela d'autant plus aisément que la résistance des troupes dans les premières journées aura été plus opiniâtre.

DERNIÈRE HEURE

AU LANDTAG PRUSSIEN

Les socialistes demandent la fin de la guerre

BERNE. — Au cours de la discussion du budget en troisième lecture à la deuxième Chambre prussienne, le député socialiste Stroebeel proteste contre le silence que l'on veut imposer au Parlement.

Il est bon de s'occuper des victimes de la guerre. Il serait plus important encore de mettre fin à la guerre elle-même. (L'orateur est rappelé à l'ordre.) On a discuté assez souvent ici le but de la guerre, et dans la commission, spécialement les représentants de la politique belliqueuse ont pu exprimer librement leur opinion. Les déclarations de M. Bassermann, le départ de l'amiral von Tirpitz, les discussions soulevées au sujet de la guerre sous-marine, ont éclairé le public sur ce qui s'est passé à la commission. (Le président interrompt l'orateur.)

M. Stroebeel essaie ensuite de parler de la paix, de parler de l'article fameux paru jadis dans un journal de Zurich, mais la Chambre lui retire la parole en dépit de ses protestations.

COMBAT NAVAL entre destroyers anglais et allemands

LONDRES. — L'Amirauté anglaise annonce que quatre destroyers anglais ont aperçu, hier matin, trois destroyers allemands au large de la côte belge.

Les destroyers allemands firent alors demi-tour et filèrent à toute vitesse vers Zeebrugge, poursuivis par les destroyers anglais. Des coups de feu furent échangés durant ce court combat à la course, et l'on constata que les destroyers ennemis avaient été atteints.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Au sud de la région de Dvinsk, les violents combats d'artillerie continuent.

Dans la région à l'est de Tverscz, nous avons repoussé une contre-attaque ennemie sur Veliko-Selo.

Dans la région à l'est de Gocoutziszki, nos troupes ont enlevé une ligne de tranchées avancées de l'ennemi, près de Boutziliszki.

En enlevant une tête de pont près du village de Mikhaltche, nous avons pris deux canons et d'autres trophées.

La plupart des défenseurs de la tête de pont ont péri dans un corps à corps.

FRONT DU CAUCASE

Sur le front du littoral, nos éléments ont progressé, après un combat, de quelques verstes encore dans la région de l'ouest.

Les Russes occupent une capitale de Perse

On mande de Pétrograd que, le 19 mars, Ispahan a été occupé par les troupes russes.

LES FÉLICITATIONS RUSSSES à l'armée française

Le président du Conseil, ministre des affaires étrangères, a transmis au général Joffre une adresse émanant du Congrès russe des représentants des comités de militarisation des forces industrielles et dans laquelle sont exprimés l'admiration des congressistes pour « les beaux exploits de la vaillante armée française et l'habileté incomparable de ses chefs » ainsi que l'espoir de voir luire bientôt le jour « où l'ennemi de la civilisation sera terrassé. »

LE GÉNÉRAL CADORNA au grand quartier général

Le général Cadorna est allé visiter hier le grand quartier général, où il a été retenu à déjeuner par le général Joffre. Il était accompagné de ses quatre officiers d'ordonnance et de M. Delarochette-Vernet, député de la Seine-Inférieure, officier de liaison à l'ambassade d'Italie.

Le général Cadorna se rendra aujourd'hui sur le front français.

APRÈS LE NAUFRAGE DE LA « TUBANTIA »

La Hollande s'informe avant de protester

L'opinion hollandaise est très surexcitée à la suite du naufrage de la *Tubantia*. Le *Nieuwe Rotterdamse Courant*, qui avait imprimé, avant d'en avoir les preuves certaines, que la *Tubantia* avait été coulée par les Allemands, est inculpé par la plupart des journaux germaniques.

La *Gazette de Cologne* imagine, d'après le récit d'un survivant (?), que l'explosion d'une matière inconnue, emmagasinée sur le navire, fut la cause du sinistre. Cette invention coïncide avec la publication, par l'Amirauté de Berlin, d'une enquête établissant qu'il ne peut être question d'un sous-marin ni d'un torpilleur allemand, et que les Allemands n'ont pas posé de mines dans les parages où le navire a sombré.

Le gouvernement hollandais n'a pas encore, croyons-nous, envoyé une protestation officielle à Berlin; mais il a ordonné une enquête très sérieuse, à l'effet de repérer l'épave et, si possible, de la faire visiter pour déterminer les causes du sinistre. Un paquebot commerçant tel que la *Tubantia*, circulant de neutre à neutre, devrait être, entre tous, respecté par les belligérants.

Les excuses et les précautions de la chicane allemande ont été accueillies avec méfiance en Hollande; une nouvelle envoyée d'Amsterdam par le correspondant de la *Morning Post* ne calmera pas cette agitation : un groupe financier allemand aurait vendu à la Bourse d'Amsterdam un grand nombre d'actions du Royal-Lloyd néerlandais, compagnie à laquelle appartenait la *Tubantia*, la veille même du jour où ce paquebot a été torpillé.

Le *Maasbode* annonce une réunion des armateurs hollandais avec le ministre de la marine aux fins de rechercher quelles mesures on pourrait adopter pour la protection des navires hollandais. Beaucoup de navires ont suspendu leur départ.

Un conseil de guerre à Londres

LONDRES. — M. Asquith a présidé ce matin un conseil de guerre auquel assistaient M. Balfour, lord Kitchener, M. Bonar Law et plusieurs experts militaires.

Le problème du recrutement anglais

LONDRES. — La question du recrutement des célibataires et des hommes mariés a été examinée, hier, en une conférence tenue au ministère de la Guerre. Lord Kitchener et quatre autres ministres : lord Selborne, M. Runciman, M. Herbert Samuel et M. Walter Long y assistaient, ainsi que lord Derby et le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, M. Tennant.

Un des points essentiels des débats a été la conciliation des besoins en hommes de l'armée et des besoins de l'agriculture représentée par lord Selborne; de l'industrie, représentée par M. Runciman, et des mines, représentées par M. Herbert Samuel.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Sur le front, depuis Rovereto jusqu'aux hauteurs de Gorizia, l'ennemi a multiplié son action moyennant une grande dépense d'artillerie et de petites avances d'infanterie; cette action avait pour but de chercher de faciles succès contre quelques-unes de nos positions les plus avancées au delà des lignes de résistance; elles ont été repoussées partout dans la journée d'hier. Les duels d'artillerie particulièrement intenses ont eu lieu dans la vallée de Sugana et le Haut Cordevole, le long de la frontière de Carnie.

Sur le haut Isonzo et sur les hauteurs de Gorizia, notre artillerie a contrebalancé avec énergie les batteries de l'adversaire et endommagé sur plusieurs points les lignes ennemies.

De petits combats d'infanterie dont l'issue nous a été favorable ont eu lieu au sud-est de Rovereto, aux environs de Forcella et Cuel (Rio Granada-Fella) et sur les hauteurs de Gorizia.

La lutte a été plus intense autour de Baonilaz, dans le bassin de Plezzo où, après une longue préparation par l'artillerie et les mitrailleuses, l'ennemi a réussi à atteindre quelque-unes de nos tranchées les plus avancées, mais d'où il a été immédiatement rejeté par une violente contre-attaque.

Une calme relatif a régné dans la journée d'hier sur le Carso.

Ayuntamiento de Madrid

Paris a fait hier au prince héritier de Serbie un accueil grandiose

Paris, qui sait admirablement graduer ses enthousiasmes et donner la mesure de ses sentiments, a fait hier un chaleureux accueil au prince Alexandre de Serbie.

Le train spécial qui amenait de Rome le prince héritier avait franchi à minuit la frontière franco-italienne.

Le premier arrêt officiel eut lieu à Dijon à 8 h. 16 du matin. Sur le quai de la gare se tenaient M. Baudard, préfet de la Côte-d'Or, M. Barigault, secrétaire général de la préfecture; le colonel Boyer, commandant la subdivision de Dijon; M. Dumart, maître de Dijon. Le prince fut longuement acclamé et notamment par les jeunes soldats du 110^e appartenant à deux convois stationnant sur les voies de garage.

Le préfet de la Côte-d'Or, au nom du président de la République et du gouvernement, souhaita la bienvenue au prince qui, en uniforme de général serbe, tenue de campagne, descendit de l'un des wagons-salons composant le train spécial mis à sa disposition par le gouvernement italien.

M. Baudard exprima la profonde et respectueuse admiration que toute la France éprouve pour l'héroïque Serbie, et c'est avec une souriante énergie que le visiteur illustre répondit, affirmant que, malgré ses fatigues et les épreuves subies, il demeure inébranlablement confiant dans l'avenir de sa patrie.



LE PRINCE DE SERBIE
et le préfet de la Côte-d'Or

Parmi les personnalités présentes, on remarquait M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, qui avait quitté Paris la veille pour aller au devant du prince; le colonel de Rieux, de la maison militaire du président de la République, et le colonel Fournier, attaché militaire en Serbie, qui, également arrivés la nuit, devaient prendre place dans le train comme attachés militaires à la personne du prince héritier pendant la durée de son séjour en France.

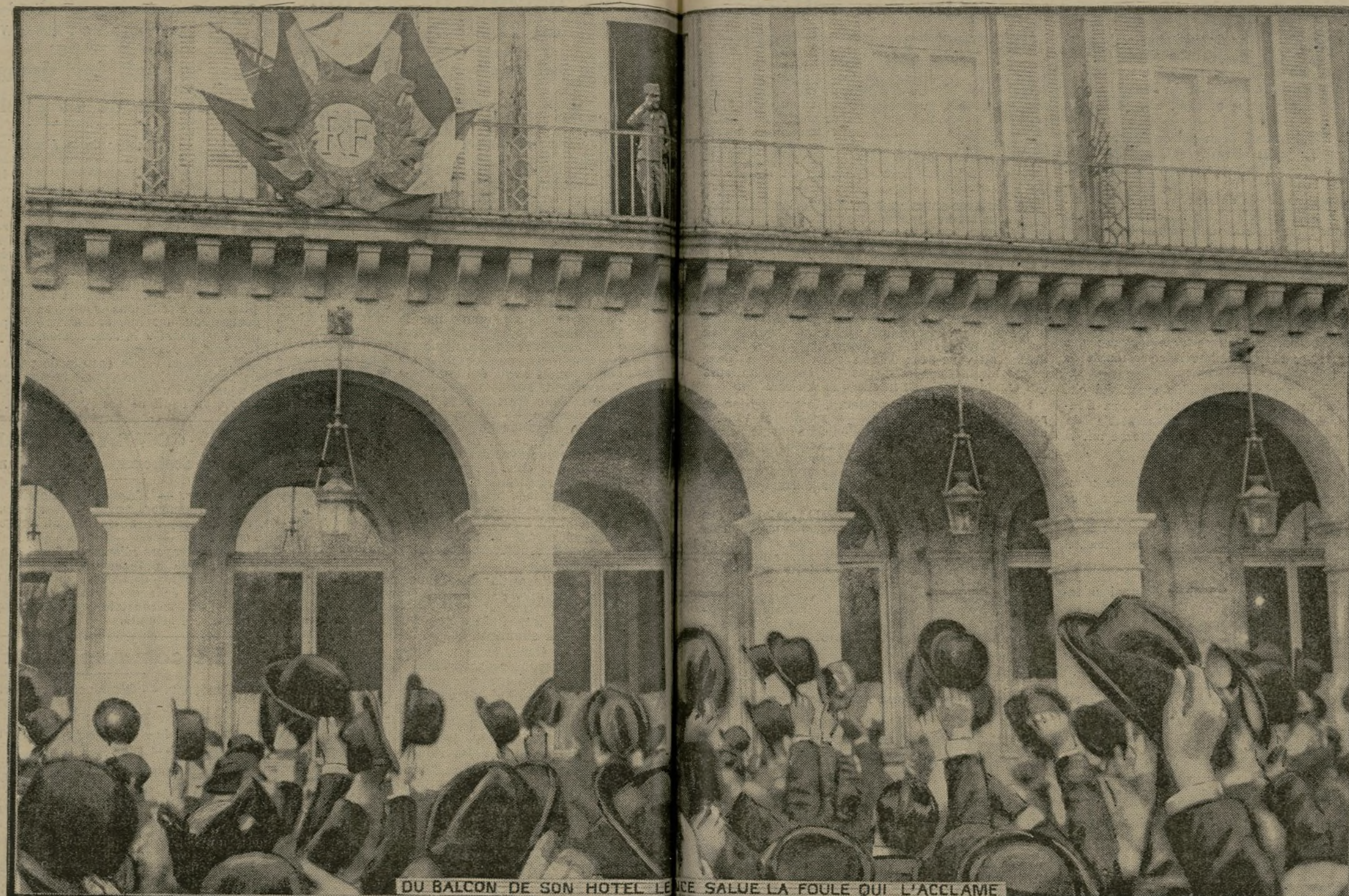
L'arrêt en gare de Dijon ne dura pas plus d'un quart d'heure, et lorsque le train s'ébranla les mêmes vivats reprirent. Le prince, extrêmement sensible à ces manifestations spontanées, répondit en saluant à plusieurs reprises.

L'arrivée à Paris

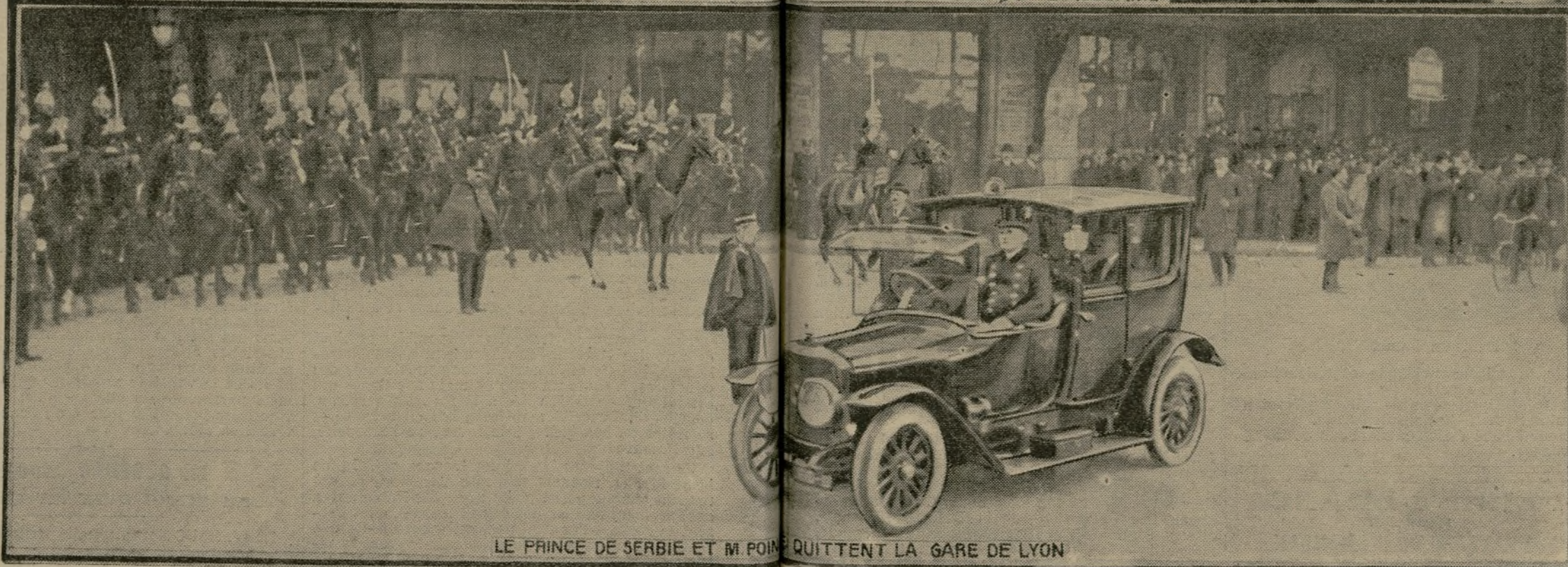
Tout Paris attendait le nouvel hôte de la France. Dès midi et demi, une foule considérable se massa autour de la gare de Lyon et dans les rues que devra suivre le cortège. C'est à grand-peine que les agents maintiennent la circulation, chaque curieux voulant se réserver la chance de voir et la joie d'acclamer.

Les gardes républicains à cheval forment la haie et mettent tout à l'heure sabre au clair pour rendre les honneurs. Sur le quai, une compagnie du 230^e territorial prend place, avec musique et drapeau, près du salon de réception soigneusement décoré de plantes vertes, de drapeaux et de fleurs, cependant que les bâtiments sont pavés aux couleurs serbes et françaises.

Le train était attendu pour 2 heures. A 2 heures exactement il entra en gare et les tambours battaient aux champs. Le prince sauta lestement sur le quai et le président de la République s'avança vers lui, entouré par M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères; le général Roques, ministre de la Guerre; l'amiral Lacaze, ministre de la Marine; M. William Martin, directeur du protocole, etc. Les présentations eurent lieu dans le salon de réception; le prince régent était accompagné de MM. Pachitch, président du Conseil des ministres de Serbie; Jovanovitch, ministre plénipotentiaire, adjoint au ministre des



DU BALCON DE SON HOTEL LE PRINCE SALUE LA FOULE QUI L'ACCLAME



LE PRINCE DE SERBIE ET M. POINCARÉ QUITTENT LA GARE DE LYON

Après son arrivée à la gare de Lyon où il fut reçu par le président de la République, le président du Conseil, les ministres de la Guerre et de la Marine, le prince Alexandre a été conduit à l'Hôtel Continental, où la foule enthousiaste a réclamé sa venue au balcon. Au moment où l'hôte de Paris, le héros en qui s'incarne toute la vaillance d'un peuple martyr, est apparu, salué par une formidable acclamation.

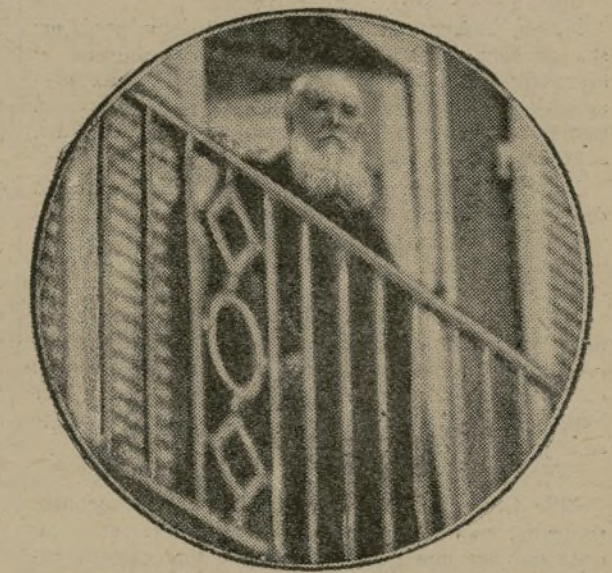
Affaires étrangères de Serbie; Jankovitch, ministre plénipotentiaire, faisant fonction de chef de cabinet de S. A. Royale; le colonel Ostoitch, maréchal de la cour, faisant fonction d'aide de camp de S. A. Royale; le colonel docteur Michailovitch; le lieutenant-colonel Yourichitch, faisant fonction de commandant de la garde royale; Yankovitch, secrétaire de la légation.

Au milieu de l'enthousiasme de la foule, le cortège se dirige vers les automobiles rangées dans la cour d'arrivée. Un vivat impressionnant monte et grandit. Les Parisiens qui ont attendu s'en donnent à cœur joie et la manifestation est si sincère qu'elle émeut et finit par gagner les moins expansifs.

Sur tout le parcours, d'ailleurs, un long cri de bon accueil, d'admiration et de confiance suivra le prince devant lequel la foule se découvre.

A l'Hôtel Continental

Cet élan d'une sûre et belle popularité s'élève avec plus d'intensité encore dans les rues de Rivoli et Castiglione, devant l'Hôtel Continental où l'automobile de la Présidence vient stopper, les autres la suivant de près. Le prince et sa suite gagnent les appartements qui occupent la presque totalité du premier étage, en façade de la rue de Rivoli.



M. PACHITCH
à la fenêtre de son hôtel

La foule ne cesse pas d'acclamer et, sur l'inspiration d'un titi, elle ne tarde pas à crier son espoir de voir le prince de plus près: « Au balcon! Au balcon! » C'est l'appel d'un Paris enthousiaste. Et bientôt une fenêtre s'ouvre. M. Poincaré, puis M. Pachitch apparaissent. Les acclamations redoublent et avec elles les instances, auxquelles le prince finit par céder.

Le spectacle de la rue est alors unique. Les curieux ont pris pour poste d'observation les grilles des Tuileries. L'enthousiasme est à son comble.

La garde d'honneur est montée à l'Hôtel Continental par une compagnie de fusiliers marins ayant fait la campagne de l'Yser, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Coutamin.

A l'Élysée

A 4 heures, après un repos nécessaire, le prince régent de Serbie, accompagné de M. Pachitch, président du Conseil des ministres de Serbie, et de M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, ainsi que du colonel de Rieux, est allé au palais de l'Élysée pour faire à M. Poincaré une visite officielle.

Il a été reçu à sa descente de voiture par M. William Martin, introducteur des ambassadeurs; le colonel Renaud, officier de service, et le colonel Versini, commandant militaire du palais.

Les honneurs militaires ont été rendus par une compagnie de la garde républicaine, avec le drapeau, le colonel et la musique.

A l'arrivée et au départ du prince Alexandre, les tambours et clairons ont battu et sonné aux champs et la musique a joué l'hymne serbe, tandis que le drapeau s'inclinait.

Une foule nombreuse, massée aux abords du palais de l'Élysée, a chaleureusement acclamé le prince régent de Serbie.

Le soir, M. Poincaré offrait un dîner intime au prince régent.

Aujourd'hui, un déjeuner en son honneur sera offert par M. Vesnitch à la légation de Serbie, et à 4 heures le prince visitera l'Hôtel de Ville, où il sera reçu par le Conseil général de la Seine et le Conseil municipal de Paris.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'histoire d'amour
de M^{lle} Cloche

Je me souviens très bien du jour où je vis Mlle Cloche pour la première fois. Nous étions cinq ou six jeunes femmes chez notre amie Hélène, dans le jardin. Groupées autour de la table à thé, nous disions des choses futiles; l'été commençait à peser au-dessus de l'ombre des branches, nous avions des robes claires, le cou nu, et nous étions heureuses de nous regarder. On attendait Mlle Cloche. Hélène l'invitait toujours, en ajoutant : « La pauvre fille, elle est si ridicule ! »

Je savais Mlle Cloche très laide et disgraciée, je la plaignais.

— Mais, dit Hélène, elle n'est pas à plaindre, vous savez, elle n'a jamais réalisé son infortune, elle se croit pareille à nous, et cela est pitoyable. Elle s'étonne d'avoir atteint trente-cinq ans sans être mariée, en ajoutant, d'ailleurs, qu'elle ne voudrait pas n'importe qui...

Celles de nous dont le cœur était vide se mirent à rire sans bonté, parce que la jeunesse est cruelle et ne comprend pas la tristesse de toutes les choses...

Mlle Cloche entra.

Naine, bossue, un chapeau prétentieux posé sur ses cheveux rares, elle s'avança avec dignité, et ses petits yeux bigles nous dévisagèrent. Aux présentations, elle minaude; puis, ayant réclamé à goûter, elle croqua des gâteaux, un doigt en l'air, avec des airs de singe.

La conversation reprenant, Mlle Cloche y mêla des propos amusants; tour à tour aigre, sentimentale et spirituelle, elle n'était point sotte. Nous rentrâmes au salon. Hélène se mit au piano et joua doucement un air mélancolique. Par la fenêtre ouverte, le beau crépuscule d'été entra avec sa lumière douce et le ramage des oiseaux. Mlle Cloche, ses mains longues posées sur ses genoux, écoutait, et je remarquais qu'ayant baissé les yeux ses longs cils mettaient de la douceur sur son visage sans grâce.

Mlle Cloche habite mon quartier. Je la rencontre souvent; comme ses frères sont à la guerre, je lui demande des nouvelles, et nous faisons chemin ensemble. Je m'applique à régler le pas sur le sien, et elle trotte près de moi, relevant d'une main sa robe et balançant de l'autre un sac et un parapluie.

Bien qu'elle semble pleine d'illusions sur elle-même, elle me fait un peu pitié; je tâche toujours de lui faire plaisir, et parfois je monte chez elle.

Un après-midi, je la trouve agitée et nerveuse; elle a une robe neuve, de la poudre, et les vases du salon sont remplis de fleurs.

— Quelle bonne idée d'être venue, dit-elle, j'allais vous en prier. J'attends vers 5 heures le capitaine de Baugé, un ami de mon frère Michel. Il vient m'apporter des nouvelles et chercher un petit paquet que Michel me demande. Comme je ne connais pas ce monsieur, il est préférable que vous soyez là, ce sera plus convenable.

Puis elle me raconte des choses sans intérêt, jetant de temps en temps un regard furtif dans la glace. Parfois elle demeure silencieuse, les yeux baissés, et je ne sais pourquoi cela me serre un peu le cœur.

Au coup de sonnette dans l'antichambre, elle recommence à bavarder avec volubilité, et lorsque le capitaine entre dans le salon, elle rit précipitamment.

Le capitaine de Baugé, averti sans doute qu'il ne va pas être en présence d'une femme jeune et jolie, salue respectueusement et sans embarras, puis, assis, parle avec aisance. Il est grand, avec de beaux yeux braves, un sourire jeune, et sa voix est lente et tranquille. Il donne des nouvelles de son ami Cloche raconte des traits de leur vie en commun. Il se le dernier combat auquel ils ont pris part. Enfin, Mlle Cloche l'amène à parler de lui : « Est orphelin, célibataire; il repart demain pour le front, allégrement, content d'être libre. Et, souriant de la sérénité qu'il affirme, il prend congé. »

Mlle Cloche, qui l'a accompagné jusqu'à la porte, revient vers moi.

— Qu'en pensez-vous? dit-elle d'un air de finesse.

Puis, sans attendre ma réponse :

— Vous pensez bien que Michel ne m'a pas en

voyé pour rien un ami célibataire, aimable et homme du monde. Je vais réfléchir...

Ebahie, j'essayai de proférer quelques paroles raisonnables, mais Mlle Cloche ne m'écoula point.

Je n'entendis plus parler du capitaine, et je commençais à croire que Mlle Cloche s'était moquée de moi, quand, un matin, elle sonne à ma porte.

— J'ai une lettre du capitaine de Baugé!

Puis, comme la surprise arrondit mes yeux, elle m'explique :

— Voilà! J'ai tricoté deux paires de gants, de très jolis gants; je les ai envoyées à Michel, en le priant d'en offrir une paire de ma part à son ami... N'est-ce pas, en temps de guerre, c'est permis... Mais il n'avait pas besoin de me répondre. Eh bien! ma chère, il m'écrit trois pages! Le motif de ces pauvres gants n'est pas suffisant, voyons!

Rayonnante, elle me tend la lettre : je n'y vois rien que l'embarras d'un galant homme recevant un présent d'une vieille fille; il a répondu comme il a pu et serait certainement bien surpris des pensées qu'on lui prête!

Cependant, je renonce lâchement à détromper la pauvre Cloche... La guerre sera longue; que pendant ce temps l'espoir anime le cœur mutilé de mon amie!

Peu de temps après, le capitaine ayant été cité à l'ordre de l'armée, Mlle Cloche lui envoya d'enthousiastes félicitations. L'officier remercia de quelques mots sur une carte, et Mlle Cloche mit la carte sur son cœur...

Un jour elle me dit :

— « Ah! qu'il revienne..., qu'il revienne n'importe comment... Je l'aime assez maintenant pour le soigner toute ma vie. »

Et si l'on parlait devant elle de terribles blessures ou de malheurs, elle disait : « Mon Dieu! » les yeux vers le ciel.

J'étais à la campagne quand le journal m'annonça la mort du capitaine de Baugé, tué à l'ennemi, et j'admirai le Destin qui déchirait sans la décevoir ma pauvre et folle amie.

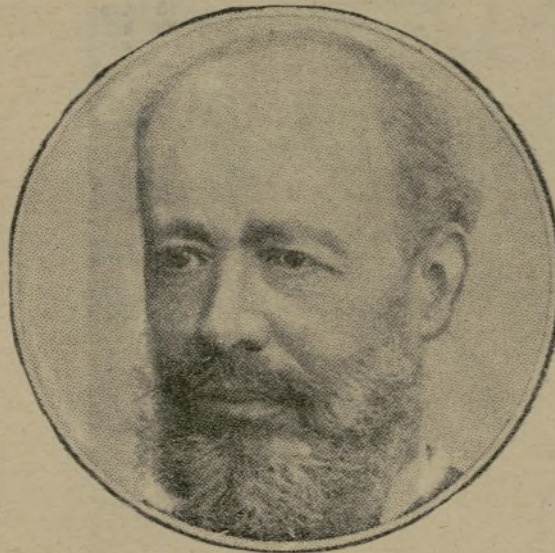
Rentrée à Paris, je courus chez elle : elle pleurait devant une petite photographie découpée dans l'illustration. Elle eut, en me voyant, ce cri des veuves et des amantes en deuil : « Ma vie est finie ! »

Et pour lui laisser croire qu'elle avait vécu, je n'essayai pas de la consoler.

Jeanne Nérel.

Mort du docteur Léon Labbé

Nous avons le regret d'apprendre la mort du docteur Léon Labbé, membre de l'Institut, un des



DOCTEUR LABBÉ

maîtres de la science médicale et chirurgicale française, qui était sénateur de l'Orne.

Il était âgé de quatre-vingt-trois ans, étant né le 17 septembre 1832, à Merlerault (Orne).

Le docteur Labbé était commandeur de la Légion d'honneur.



FERNET-BRANCA

Spécialité de

FRATELLI BRANCA-MILAN

AMER TONIQUE. APÉRITIF. DIGESTIF

LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE

se prend avec

de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.

AGENCE A PARIS 21, RUE TIENNE-MARCEL

A LA CHAMBRE

La mise en culture
des terres abandonnées

La mise en culture des terres abandonnées et l'organisation du travail agricole sont-elles possibles pendant la guerre? Le gouvernement le croit puisqu'il a saisi la Chambre d'un projet qui donne aux maires le droit de réquisitionner les terres non cultivées et d'en organiser l'exploitation après avoir invité le propriétaire ou l'exploitant habituel à justifier, dans la quinzaine, les raisons de son inertie.

Le bouleversement que peut apporter cette mesure dans les habitudes des paysans n'est pas toutefois sans inquiéter nombre de représentants de régions agricoles. Aussi une cinquantaine de députés d'opinions diverses demandèrent-ils, hier, le renvoi du projet à la commission.

— Songez-vous que les neuf dixièmes des hommes qui sont dans les tranchées sont des paysans? dit en leur nom M. de Chappedelaine à la Chambre. De deux choses l'une : ou vous n'avez pas de main-d'œuvre, et alors laissez l'exploitant tranquille; ou vous avez de la main-d'œuvre, et dans ce cas mettez-la à la disposition des agriculteurs qui exploiteront bien mieux que vos comités.

Soutenue par divers orateurs, la proposition de renvoi fut combattue par les socialistes unifiés, enchantés de trouver l'occasion d'une sorte de socialisation du sol, et rapprochement inattendu, par M. Méline, ministre de l'Agriculture. Par 304 voix contre 164, la Chambre se prononça finalement pour la discussion des articles qui commenceront mardi prochain.

A l'ouverture, M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, avait répondu à une question de M. Georges Ancel, député de la Seine-Inférieure, sur les mesures envisagées pour améliorer les communications par voie ferrée entre Paris et le Havre. La Chambre avait, d'autre part, adopté sans débat la proposition de loi votée par le Sénat concernant l'importation, le commerce, la détentation et l'usage des substances vénéneuses, notamment l'opium, la morphine et la cocaïne.

Séance jeudi.

Nous commencerons après-demain vendredi la publication de :

UN CŒUR BLESSÉ
par Edouard PONTIÉ

histoire d'une petite Parisienne que la guerre surprend en Allemagne.

On lira avec intérêt ces aventures d'une courageuse Française en butte, de l'autre côté du Rhin, aux plus odieuses persécutions.

POUR REPONDRE
à l'admirable effort militaire du pays

Dans un rapport récent, le rapporteur général de la commission du budget de la Chambre des Députés, exposant très nettement notre situation financière, constate que le public apporte toujours au Trésor le concours le plus empressé en souscrivant aux Bons de la Défense Nationale.

Pendant les mois qui vont suivre, ce concours sera encore plus grand, le ministre des Finances ayant décidé la reprise des émissions des Obligations 5 0/0 de la Défense Nationale, à partir du 20 mars.

Ces Obligations sont émises à 96 fr. 80 pour 100 francs à rembourser en 1925 au plus tard, le Trésor s'étant réservé la faculté de procéder au remboursement du capital au pair par anticipation à partir de 1920.

Leur intérêt de 5 0/0 par an, net de tous impôts étant payable d'avance, il y a lieu de déduire du prix de 96 fr. 80 la portion du coupon du 16 août prochain non encore échu : par suite, les souscripteurs n'ont à verser jusqu'au 31 mars courant que 94 fr. 93 par 100 francs.

A ce prix de 94 fr. 93, les Obligations de la Défense Nationale constituent un placement d'un revenu très copieux.

Ainsi, le public a maintenant deux façons d'utiliser temporairement ses capitaux. Il peut en choisissant les Obligations de la Défense Nationale, effectuer un placement à échéance assez longue, mais s'il préfère un placement tout à fait temporaire, il a les Bons de la Défense Nationale à 3 mois, portant intérêt à 4 0/0 net d'impôts ou ceux à 6 mois ou à un an, dont l'intérêt de 5 0/0 est également net d'impôts.

C'est à nous tous maintenant de répondre avec nos ressources financières disponibles à l'admirable effort militaire du pays!

TRIBUNAUX

Agent tué par une automobile

Le gardien de la paix Casanova traversait le boulevard Beaumarchais, le 2 novembre dernier, à 10 h. 1/2 du soir, lorsqu'il fut renversé par une automobile conduite par le chauffeur Albert Lorphelin, et dans laquelle se trouvait le propriétaire, M. Latever. Transporté à l'hôpital, le gardien de la paix succomba à ses blessures, laissant une veuve et une fillette de sept ans. Le chauffeur comparaissait hier devant la dixième chambre correctionnelle, ainsi que le propriétaire comme civilement responsable.

Le tribunal a condamné Albert Lorphelin à 2 mois de prison avec sursis et 100 francs d'amende, et M. Latever devra verser à la veuve de la victime 25.000 francs et à la fille mineure 15.000 francs.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Un vol chez la comtesse Tyszkiewicz

Après une absence de plusieurs mois, Mme la comtesse Tyszkiewicz, 52, avenue d'Iéna, de retour à Paris, en février dernier, constatait que, pendant son absence, on lui avait dérobé une somme de 10.000 francs laissée dans son coffre-fort, douze tabatières anciennes d'une valeur de 80.000 francs, et une pièce de 100 francs. Plainte fut déposée au Parquet, et le brigadier Loisy, de la police judiciaire, découvrit que le voleur était un ancien valet de pied de la comtesse, Victor Lardel, mobilisé. Chez une dame Coulais, on retrouva quelques objets volés. Tous deux furent arrêtés. Hier, dans le cabinet du juge Bourguet, le voleur et sa complice étaient confrontés en présence de la comtesse. Cette dernière, interpellant son ancien valet de pied, lui demanda : « Victor, remets-moi toutes les tabatières. Je te tiendrai quitte du reste, et je te ferai remettre en liberté. »

Malgré cette offre alléchante, Victor se borna à répondre qu'il ignorait ce qu'étaient devenues les précieuses tabatières.

A LA PRESSE JUDICIAIRE

L'Association de la Presse judiciaire a tenu, hier après-midi, au Palais, son assemblée générale annuelle. Sous la présidence de M. Victor Beau, de l'Agence Havas. Par acclamations, l'assemblée a renouvelé les pouvoirs de son bureau. Le président, dans une allocution émue, a rappelé la mort glorieuse de notre collaborateur et ami, Eugène Nolent, qui appartenait à l'Association depuis plus de dix ans. L'assemblée décida qu'un exemplaire de cette allocution sera adressé à Mme veuve Nolent, mère de notre regretté ami.

Le président de la République sur le front de Nancy

Le président de la République a passé les journées de dimanche et de lundi au milieu des troupes.

Il s'est d'abord rendu dimanche matin au signal de Xon, au nord-est de Pont-à-Mousson. De là, il est allé visiter les premières lignes de défense de Nancy, en avant de la forêt de Champeux et du bois de la Grande-Goutte, et il s'est fait rendre compte de l'organisation des positions. Il est ensuite parti par Raon-l'Étape, d'où il a gagné Badonvillers. Il a examiné en détail les tranchées de première ligne au nord de cette commune.

Dans la soirée, il a repris le train à Baccarat, et est rentré à Paris hier matin à 8 heures.

Nouvelles parlementaires

M. Briand à la Commission du budget
M. Briand, président du Conseil, et M. Malvy, ministre de l'Intérieur, ont été entendus, à la Commission du budget, sur un ensemble de questions intéressant la sûreté nationale.

L'appel partiel de la classe 1888
On nous communique la note suivante : « La Commission de l'armée de la Chambre, estimant qu'il y a lieu d'obtenir du ministre de la Guerre des décisions sur les conditions dans lesquelles il sera procédé à l'appel partiel de la classe 1888, a décidé d'envoyer auprès du ministre une délégation chargée d'appeler tout particulièrement son attention sur les besoins des hommes de cette classe ayant déjà passé plusieurs mois sous les drapeaux, qu'il est juste de ne pas comprendre dans le nombre des hommes de la classe 1888 aujourd'hui appelés. »

EXCELSIOR RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

la vie sociale
la vie artistique
les procès importants
les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le prince Troubetskoï, ministre de Russie à Corfou près le prince héritier de Serbie, est arrivé à Paris, venant de Rome.

INFORMATIONS

— Le colonel Wassitch, défenseur de Monastir, est arrivé à Nice avec sa famille.
— M. Jacques Lange, maréchal des logis au 10^e régiment d'artillerie, fils de l'administrateur délégué de l'imprimerie de Vaugirard, a reçu la médaille militaire et la croix de guerre avec la citation suivante : « Jeune sous-officier plein d'entrain, recherchant volontiers les postes dangereux. Le 8 février 1916, occupé à diriger les travaux au moment où sa batterie a été surprise par un violent bombardement, n'a songé qu'à abriter ses hommes et a été grièvement blessé. »

MARIAGES

— Avant-hier, en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, a été béni le mariage de M. Paul Berthier, ingénieur de la Compagnie des Forges et Acieries de la Marine et d'Homécourt, lieutenant de réserve au 53^e d'artillerie, avec Mlle Eva Ganet, fille du maire de Sèvres, conseiller général de Seine-et-Oise.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De M. Henri Le Cour Grandmaison, sénateur de la Loire-Inférieure, décédé à l'âge de soixante-sept ans ;
De M. Marcel Royer, sous-lieutenant au 94^e territorial, cité à l'ordre du jour, mort pour la France des suites de ses blessures à l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry, avocat à la cour d'appel de Paris ;
Du marquis de Paix de Cour, président du conseil paroissial d'Ancretteville-Saint-Victor, décédé au château de Saint-Victor à soixante-cinq ans ;
De la comtesse René de Matharel, née Lanty, décédée à Lausanne, nièce du général Lanty, décédé ;
De don Alvaro de Peón y de Regil, comte de Miraflores, chevalier de la Croix de Malte ;
De M. Joseph Galezowski, chef de division honoraire au Crédit Foncier de France, président du conseil du Muséum national polonais de Rappertwil, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, à quatre-vingt-trois ans ;
Du lieutenant Clerc, du 3^e régiment d'infanterie, tué le 11 mars, fils du conseiller à la Cour des Comptes.

LES SPORTS

AUTOMOBILISME

Deux courses de motocyclettes. — L'Union Motocycliste Suisse organise une course de régularité qui aura lieu sur le parcours de Zurich à Genève et retour par Lausanne, Fribourg et Berne. Pour augmenter les difficultés du parcours, on choisira des routes secondaires susceptibles de mettre les machines concurrentes à de sérieuses épreuves.

En outre, le Moto Club des Pâquis, à Genève, fera disputer au début de mai une course de côte : le parcours de Gilly à Burtigny, près de Rolle, sera très probablement adopté. La différence d'altitude entre le départ et l'arrivée est de 252 mètres. Conformément aux règlements de l'Union Motocycliste Suisse, cette épreuve sera ouverte aux professionnels et aux amateurs, et pour toutes les catégories de motocyclettes.

L'Etat donne des camions en location. — Les constructeurs d'automobiles et les industriels travaillant pour les œuvres de guerre peuvent s'adresser à l'Etat pour la location de camions. Voici les tarifs de location, tous frais, risques et responsabilités restant à la charge du preneur. (Décisions numéros 104655 et 175591) :
Camions à charge utile de 2.000 kil. : 15 fr. par jour ;
camions à charge utile de 2.000 à 3.000 kil. : 20 fr. par jour ;
camions à charge utile de 3.000 à 4.000 kil. : 25 fr. par jour ;
camions à charge utile de 4.000 à 5.000 kil. : 30 fr. par jour ;
camions à charge utile de 5.000 kil. et au-dessus : 35 fr. par jour ;
camions à vapeur jusqu'à 6.000 kil. : 25 fr. par jour ;
camions à vapeur au-dessus de 6.000 kil. : 35 fr. par jour.

CYCLISME

Saint-Germain-Mantes et retour. — Le Club Athlétique de la Société Générale organise pour dimanche prochain une épreuve interclubs sur le parcours de Saint-Germain à Mantes et retour. Contrôle ouvert à 8 heures, au restaurant de la Grande-Ceinture et départ à 9 heures à la grille d'Hennemont ; arrivée au même endroit. Douze prix sont attribués à cette épreuve : 50, 25, 20, 10, 10 et sept prix de 5 francs. Engagement, 50 centimes, à l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, jusqu'à vendredi 24 mars, à 5 heures du soir.

HIPPISME

Pour l'élevage. — Le Comité de la Société Sportive d'Encouragement a décidé d'attribuer une somme de 42.000 francs à des concours-épreuves d'étalons et à des concours spéciaux de chevaux de selle de trois ans qui devront être organisés par l'administration des haras. Le Comité a voté également une subvention de 2.000 francs à la Société du cheval de guerre et une subvention de 1.000 francs à la Société du cheval de trait léger.

La Bourse de Paris

DU 21 MARS 1916

Le marché a été assez actif aujourd'hui, et c'est toujours la fermeté qui domine dans la majorité des compartiments. Parmi nos rentes, le 3 0/0 perpétuel s'améliore à nouveau jusqu'à 62,55. Le 5 0/0 reste soutenu à 83,25. Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure se retrouve à 92,50, le Russe 1909 à 76,25. Vif mouvement de hausse dans le groupe des sociétés de crédit sur la Banque de France à 4.700 contre 4.600 la veille. Les grands Chemins français sont peu traités ; néanmoins, le P.-L.-M. se raffermi à 980.

Excellente attitude des lignes espagnoles, notamment du Nord-Espagne à 421 et du Saragosse à 414.

En valeurs diverses, le Suez est plus calme à 4.005. Aux cuprifères, le Rio reste bien tenu à 1.750.

En banque, notons la nouvelle avance de la Bakou à 1.330.

COURS DES CHANGES

Londres, 209 1/2 ; Suisse, 18 1/2 ; Amsterdam, 253 1/2 ; Pétersbourg, 120 1/2 ; New-York, 104 1/2 ; Madrid, 170.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Mme Féla Litvinne, qui a bien voulu offrir à M. Jacques Rouché son concours à l'occasion d'une création nouvelle interprétera à la matinée d'après-demain le rôle principal dans *Judith de Bethulie*. L'œuvre inédite de Mme Armande de Polignac, dont la première représentation aura lieu à l'Académie Nationale, fournira un nouveau témoignage de l'éclectisme que la direction actuelle a su affirmer.

A l'Opéra-Comique. — Demain, matinée à 1 h. 1/2, *Manon* (Miles Marydorska, MM. Paillard, Jean Périer, Anard et Mlle Sonia Pavloff dans le Ballet du Roy) ; l'orchestre sera dirigé par M. Paul Vidal.

Samedi, à 7 h. 1/2, *Aphrodite* ; l'œuvre admirable de M. Camille Erlanger, tirée du roman de M. Pierre Louys, par L. de Gramont, sera interprétée par Mlle Marie Chénal (Chrysis), Mlle Mathieu, Vautier, Brohiy, Billa-Azéma, MM. Dar-mel, Lheureux, Vours, Ghasne, etc. ; au deuxième acte, danses bachiques, réglées par Mme Marquitta, avec Mlle Dugué, Luparia, Bugny, etc. C'est M. Camille Erlanger qui conduira l'orchestre.

Dimanche, à 1 h. 1/2, pour les représentations de Mlle Mary Garden, *la Tosca* (MM. Jean Périer, Mario) ; le spectacle se terminera par *les Cadeaux de Noël* (M. André Allard, Mlle Vallin-Pardo, Saiman). Soirée à 7 h. 1/2, *Mignon* (Mlle Edmée Favart, Tissier, MM. de Creus, Jean Périer).

Aux Capucines. — Le succès du nouveau spectacle des Capucines va en augmentant avec le nombre des représentations, et tous ceux qui viennent applaudir *Paris aux quin-quets*, la délicieuse revue de M. Michel Carré, et le *Succes-seur*, l'amusante comédie de M. Robert Blémondé, sont unanimes à proclamer qu'il n'est pas de spectacle plus divertissant, interprété par un ensemble d'artistes plus brillants : Mlle Alice Bonheur, Mécindot, Dérns et Yane Exlane, M. Berthez, etc., etc.

Demain jeudi, matinée à 2 h. 1/2.

Monte-Carlo. — La création en français de *Madame Sans-Gêne* fut un vrai triomphe. Le livret de M. Paul Milliet, d'après la célèbre comédie de Sardou et Moreau, est fort habilement construit au point de vue de la structure de la partition. Quant à la musique de Giordano, elle est vivante, mélodique, souplesse variée, tout en étant d'un modernisme accusé, mais non pas excessif ; c'est l'œuvre d'un grand musicien et d'un homme de théâtre vraiment remarquable. Le public, à la fin de chaque acte, a réclamé l'auteur qui, chaque fois, vint saluer au bord de la loge princière. S.A.S. le prince de Monaco a chaleureusement félicité le compositeur pour avoir écrit une si belle œuvre, et M. Raoul Gunsbourg pour l'avoir montée. L'interprétation fut de tout premier ordre : Mlle Davelli est une Madame Sans-Gêne d'une verve débordante ; sa voix splendide se déploie à l'aise, et son talent de comédienne la sert parfaitement ; son succès fut des plus brillants. M. Maguenat, dont la voix sonne purement, fut un Napoléon de grande allure ; M. Fontaine, un Lefebvre très vivant, à la voix puissante, à l'expression véhémente, et M. Huberdeau dessina un Fouché très caractéristique ; Mme Paul Aga Barkley, MM. d'Ariel Chalmin, Charles Delmas et Kellerman complétaient cette toute parfaite distribution. L'orchestre, sous la direction de M. Léon Jehin, a sa bonne part de cette victoire, ainsi que M. Visconti, dont les trois décors sont trois chefs-d'œuvre.

AU GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, en soirée, et demain, en matinée et soirée, dernières représentations du merveilleux programme, comprenant : *Sur le drame de Verdun* ; *Les deux mille blondes du père Dubreuil* et *le Prisonnier du Zenda*.

MERCREDI 22 MARS

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Duel*.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — A 7 h. 45, *Par le glaive*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).
Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.
Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.
Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *le Coq en pâte*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, dernière de *Kit* (Max Dearly).
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quin-quets*, revue : *le Successeur*, *Devant le rideau*.
Châtelet. — A 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.
Cluny. — A 8 h. 30, *Coquin de printemps*.
Déjazet. — A 8 heures, *les Femmes de Rosalie*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Corolite et Cie*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *le Cyclope* ; *la Maison dans la brume* ; *le Court-Circuit* ; *l'Homme qui fut aimé*.
Gymnase. — A 8 h. 45 mer., sam. et dim. (jeudi et dim. mat.), *la Layette ou une famille de cabochards*.
Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Quand les cloches revien-dront*, *le Carnaval de Puc* ; et *Plack* et *Mam'zelle Carmen*.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *le Bon Juge* ; 1914-1937.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu* ; *Hortense a dit* ; *J'm'en f...*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de nocés*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.
Trionon-Lyrique. — A 8 h. 15, *le Pré aux Clercs*.
Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.
Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les deux mille blondes du père Dubreuil* ; *la Défense de Verdun*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 heures. Tél. Marc. 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, 2d des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Pathé. — *Blessure d'amour* ; *les Mystères* (16^e épisode) ; *Défense de Verdun* ; *les Pirates de l'air*.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Défense de Ver-dun*, les *Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

Le docteur Bandet parlait avant-hier à l'Université des *Annales* des « Progrès de la Chirurgie de Guerre ». L'éminent chirurgien nous conduisit du poste de secours à l'ambulance chirurgicale et par des preuves éloquentes nous fit constater tous les progrès accom-plis pour soulager, guérir, sauver nos chers blessés.

Cette intéressante leçon que tout le monde voudra lire sera publiée dans le Journal de l'Université des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.

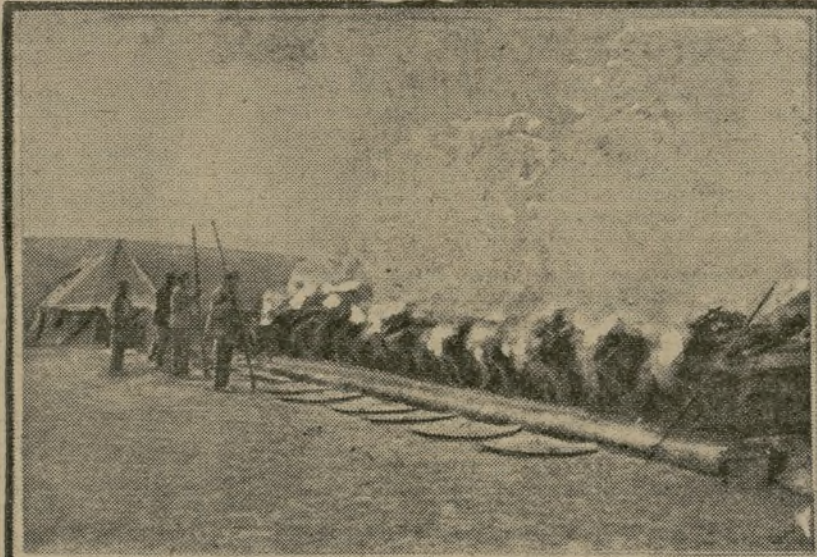
A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui mercredi 22 mars, à 2 h. 1/2 : *Burnes, le capitaine des humbles*, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

La Journée des Petits Drapeaux grecs



Pour fêter l'anniversaire de la prise de Janina, les Grecs, à Salonique comme dans tout leur pays, ont organisé une vente de petits drapeaux à laquelle nos soldats ont largement contribué en se décorant aux couleurs grecques.

Fours de campagne



Nos alliés britanniques, dans le camp retranché de Salonique, ont mis en œuvre une remarquable installation de fours de campagne qui alimentent le corps expéditionnaire d'un pain excellent.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 22 MARS 1916

43

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

La Vie

XX

Elle ferma les yeux et s'appuya à la porte rustique comme si elle craignait de défaillir, puis, se ressaisissant, elle lui tendit la main en un geste plein de grâce attendrie, et, de sa voix douce, redit les derniers vers qu'il avait lus quelques instants auparavant.

Nuit ! silence ! oubli des heures amères, Toujours, à jamais, éternellement !...

— Oui dit-il, en portant la main de la jeune femme à ses lèvres ! Toujours ! A jamais ! Éternellement !...

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

XXI

Que leur importaient maintenant les heures amères ? Ils vivaient depuis quelques jours les plus précieuses de leur vie. Ils allaient, voyant à chacun de leurs pas une joie nouvelle s'ajouter à leur bonheur qu'ils croyaient impérissable comme leur amour.

Ils ne songeaient plus à se fuir.

Qu'après s'être cru séparés jusqu'à l'éternité, ils se fussent retrouvés dans ce pauvre coin de village, cela leur semblait une pitié du Ciel, un miracle inespéré ; le mystère de cette sublime rencontre les combait d'une continuelle félicité.

Car ces amoureux étranges ne demandaient rien d'autre que de se voir, s'entendre, se connaître enfin ! Ils ne savaient d'eux que ce qu'ils avaient rêvé. A constater que le rêve n'avait pas été trop beau, qu'en allant l'un vers l'autre ils ne s'étaient pas trompés, une allégresse les ravissait encore.

Et ils pardonnaient à la destinée de s'être montrée si cruelle, une mystique douceur les consolait de n'avoir pas été unis selon les désirs des autres humains.

O bonheur délicieux de vivre d'une même existence, de se retrouver si semblables qu'ils achevaient leur pensée d'un mot ou la prévenaient d'un sourire. Ces deux êtres étaient vraiment doués d'une seule âme. Les mêmes affinités, les mêmes aspirations, les mêmes harmonies vibraient en eux ; et ils s'expliquaient ainsi, comment, en dépit du malheur, du temps et de l'espace, inclinés l'un vers l'autre par une pente mystérieuse, ils se rejoignaient enfin !

L'amour issu des premiers songes de leur enfance n'avait pu périr ; maintenant, dans le silence et la paix, se sentant pareils, heureux, ils se regardaient, et...

Ce fut dans cet état d'extase, tenant plus du Ciel que de la terre, que le rappel impitoyable du passé vint de nouveau les meurtrir et leur montrer qu'il n'était pas permis d'oublier.

On approchait de la Toussaint. Brusquement depuis la veille, la beauté des jours s'était éteinte. Des nuages sombres, venus de la mer, voilaient le grand ciel d'azur et d'or ; un vent âpre soufflait de large, éparpillant les feuilles mortes, courbant les tiges des tamaris serrés, soulevant des embruns de poussière et de sable, et de toute cette approche de l'hiver montait une désolation soudaine qui oppressait étrangement les cœurs.

Janine, abritée sous la tente de son jardin, essayait en vain de lutter contre la tristesse que ces apparences moroses venaient de jeter sur sa joie. Par un enfantillage, elle avait associé son bonheur à la splendeur du ciel ; la fuite de l'été lui faisait redouter la perte de l'autre ; elle savait bien, d'ailleurs, que la venue des mauvais jours devait, fatalement, marquer la date de leur séparation.

Déjà les hôtes de la petite ville s'éparpillaient peu à peu ; de leur groupe, il ne restait plus avec elle que Mme de Nanteuil et Bernard de Lang. Tous trois avaient compté de demeurer à Villamers jusqu'au 1^{er} novembre, date de la fermeture de l'établissement thermal ; la baronne, parce qu'elle prétendait que sa neurasthénie la retenait dès qu'elle rentrait à Paris, elle et lui, parce qu'ils ne voulaient pas voir finir leur rêve, et qu'un fol espoir leur faisait croire en la durée d'un miracle commencé.

Oh ! ces jours de paix, candides et rayonnants, pourquoi les avaient-ils laissés s'enfuir, pourquoi ne pas les retenir, maintenant, d'un cœur jaloux heure par heure ? Non, non, elle ne voulait pas...

SUCCE du jour : fleurs de Saxe faites par soi-même sans aucun frais. Méthode Adragant, 1 f. 25; avec échantillon 2 f. 50; 9, r. Castéja, Bordeaux.



VINS DE BORDEAUX, en grand assortiment à partir de 225 fr. la barr. et 2 fr. la bout. (franco), CAVES SAINT-MICHEL, 103, quai Chartrons, Bordeaux.

Les POUX sont détruits
par **L'ÉMULSION SCO**
Inocuité absolue. Usage commode.
Le tube : 4 fr. 25. Franco : 4 fr. 50.
Les quatre tubes franco poste : 5 francs.
SOCIÉTÉ CHIMIQUE D'OUILLINS
23, rue Longue, 23, à LYON

CHEMIN DE FER D'ORLÈANS

Villégiatures de printemps sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées. — De toutes les saisons, le printemps est peut-être celle qui, sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées, offre le plus d'attrait.
Dans cette région privilégiée, la température est douce et ensoleillée, les excursions sont infiniment variées au bord de rivages pittoresques ou au sein d'harmonieux paysages. Les personnes éprouvées par la guerre, celles qui cherchent le repos en ces moments troublés, trouveront, pour se rendre dans la région précitée, de bons express de jour de nuit composés de voitures directes et, suivant le cas, de wagons-lits et d'un restaurant.
Avec ces express, en quittant Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 40, 20 heures ou 21 h. 50, on arrive en neuf heures à Bordeaux, en treize heures à Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et Pau.
Le retour s'effectue dans les mêmes conditions.

CHEMINS DE FER DE PARIS À LYON ET À LA MEDITERRANÉE
La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec la Compagnie des Wagons-Lits, vient de mettre en marche un nouveau service de wagons-lits entre Paris et Lyon, qui constituera un accroissement de confort appréciable pour les voyageurs se rendant à la Foire de Lyon.
Le départ de Paris P.-L.-M. a lieu à 21 h. 03 et l'arrivée à Lyon le lendemain à 6 h. 30.
Au retour, départ de Lyon à 22 heures, pour arriver à Paris, le lendemain à 7 heures.

LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.
Une fille du monde orpheline, 21 ans, instruite, distinguée, désire situation de secrétaire. — Mlle Ainaud, Bureau 47.

Ancien haut fonctionnaire, 39 ans, réformé de guerre, parlant cinq langues, hautes relations, cherche, à cause de la guerre, occupation bureau ou autre. Ecrire : Institut Technique, 29, boulevard des Italiens.

GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.
Ag. Lempereur, 37, r. Dragon (Saxe 35-54), proc^{re} ste bon pers^l.

OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Situation perdue ou revenus diminués par suite guerre sont retrouvés en collaborant à Société anc. sous contrôle de l'Etat, qui réorganise agences. Situation honorable. Ecrire : DELY, 55, rue de Rivoli, Paris.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Avocat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Maubeuge.

POUR SE RETROUVER

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Cte Jean et Alice O'Rourke habitent à Rontignon, cottage Henri-IV, par Pau (Basses-Pyrénées); n'ont aucune nouvelle de leur sœur et belle-sœur de Nowogroudek, ni de 1^{re} famille.

PHARMACIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Grand vin vieux ODA super-fortifiant réel. Pharmacies. Bouteille 10 fr. franco, 78, cours Lieutaud, Marseille.

GRAPHOLOGIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
CARACTERE, APTITUDES, etc., par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie. 2 à 7 h., 1^{re} l. jours, dim. et fêt., ou écrire : Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (V^e).

DIVERS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arrond.).

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
Gd élev. loulous nains et min., marrons, sable, orange 2 liv., 10¹ 1^{re} px, coupes; noirs, bles prim.; chiots. Longeon, Lisleux.
Chiens guerre, policiers, ites rac, fox, ratiers. Expéd. parti. Maretti, 131, Bd Hotel-Vil., Montreuil. T. 225. Mét. Vincennes.
Chiens luxe, nains, ites rac., 2 à 6 h., 26, r. Feydeau. Mét. Bourse.
Loulous, Pékinois, Toy, Havanais, Fox, 5, r. Laffitte, 3 à 6 h.
Policeurs toutes races. Loulous, Yorkshire, Fox, — CHENIL FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Téléph. 289.
Chne berger garde à vdré ou éch. Chalvet, 4, r. Lally-Tollendal.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
Grand choix d'autos et camions d'occasion en parfait état. Achat comptant. Echange. Noël, 10, Bd Courcelles. T. 520-60.
Grégoire 4 pl. 13X18 parf. état. Jol. torpédos mod. Baby Erd neuve. Motos angl. Bedellias. Sautarel, 126, r. Convention.
Aleyon torp. 12 HP 4 pl. 1914, comme neuve; accessoires. Intermédiaires s'abstenir. — Pietracqua, 39, rue Jussieu.
Rare. Sup. torpédo 12 HP 4 pl. ét. neuf; 70 à l'h.; coûté 8.500; Renlev^r c^{re} mobil^r 4.800. Ec. Gérardin, 12, r. Ant.-Rouher (16^e).

LEÇONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
CONSERVATOIRE RENEE MAUBEL 1^{re} (16^e ann.) Prépar. Théat. ou Conserv. et cours mond^{re} jour et soir 1^{re} degrés chant, solfège. Pose voix. Répér. op., op.-com., opérét. Mise en scène, diction, chorégraph., danse mond., mus. instrument., piano, viol., violonc., harpe et 1^{re} instrum. Leçons et auditions d^e théatr. 600 plac. 4, 6, 8 et 10, r. de l'Orient (Métro Blanche).
Brevets civil et militaire en 3 jours. Forfait examen 15 fr. COPIN, mécan., 58, r. Gravel, Levallois (Métro Champerret).

FLEURS ET PLANTES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
PANIERES fleurs. Ed. Lecocq, prop^{re} Juan-les-Pins (Alpes-Mar.).

PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Province
JUAN-LES-PINS (Alp.-Mar.) En leur propriété fleurie hiver comme été, M. et M^{me} Ed. Lecocq élèvent enfants 5 à 16 ans.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
On désire
VIEUX DENTIERES.
Achat. Louis, 8, faubourg Montmartre, 8.
Achète d'occasion beau sac or. S'adr. Concierge, 8, av. Carnot.
Désire acheter mobilier riche. Boite 450, b. central.

On offre

A liquider bons meubles tous genres fabriqués av. guerre. Fab. Ouv. Réunis, 15, rue Picpus, Maison Rysio.
..... COMITES, OEUVRES DE BIENFAISANCE
Adressez-vous à la MANUFACTURE DE VÊTEMENTS EN GROS pour dames. — Complet garçonnets
..... BENEZETH, 69, rue de Vanves (16^e arrond.)

LOCATIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Passy, 6, r. François-Millet. Rez-de-ch. s^r cour, sal., s. à m., chamb., déb., cal., élect., tél., vac., 750 fr., 6^e ét., vac. 550 fr.

VILLÉGIATURES

Côte d'Azur

CAP FERRAT. STATION BEAULIEU. Grand Hôtel premier ordre. Même maison : HOTEL FERRAS, 32, rue Hamelin, Paris.
NICE. L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert interméd. p^r tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. publicité.
NICE. HOTEL WEST-END. Promenade les Anglais. Confort moderne. — Prix réduits.
.... Chambres, appartements avec et sans pension.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

penser à demain, c'était déjà partir et se séparer que d'anticiper sur cette tristesse. Devancer l'instant suprême de la douleur, n'était-ce pas la souffrir deux fois?

Elle ne songea plus qu'à la joie pressentie toute proche. Dans quelques instants, il viendrait, elle en était certaine; elle l'avait entendu promettre à Mme de Nanteuil qu'avant la fin de la journée il lui porterait un livre dont elle avait besoin.

En passant devant « Cheux Nous », il verrait la tente dressée à l'abri des bambous, et comprenant qu'elle était là, il entrerait prendre de ses nouvelles. Elle le voyait, déjà, avançant de son pas vif et fier; sa bouche triste resterait sans sourire, mais la flamme de ses yeux resplendirait d'un éclat qui la faisait délicieusement frémir, et lorsqu'elle lui tendrait la main, il se pencherait vers elle avec cette douceur respectueuse qu'il témoignait toujours à sa faiblesse désarmée.

Le gémissement de la porte du jardin qu'on venait d'ouvrir la sortit de sa vision intérieure, elle tressaillit à la pensée que celui dont elle évoquait l'image était là, et elle eut une déception en voyant le facteur qui faisait la distribution de sa dernière tournée.

Avec indifférence, elle prit le courrier. Au milieu de revues, de journaux, de catalogues, une lourde enveloppe glissa. Janine reconnut l'écriture de Louis de Bray et elle pâlit légèrement quand elle vit que la lettre portait le timbre du Maroc.

Or, voici ce que contenait cette lettre :

En rade de Casablanca, 20 octobre.

« Petite amie, je viens vers toi causer de choses graves et tristes. Tu pardonneras à celui qui n'aurait voulu te donner que du bonheur et qui ne put

que t'être indifférent de te porter le réveil d'une douleur cruelle le jour où il a dû s'occuper de ta vie.

« Mais, j'ai le devoir de te dire ce que je sais, ce que j'ai vu, et aussi ce que mon amitié te conseille de faire. Je connais trop ton cœur, celui de tous les nôtres, pour mettre un seul instant en doute l'opportunité de ma confidence; le sang qui coule dans les veines des de Bray les a toujours poussés du côté du devoir. Ecoute donc, Janine, écoute ce que je vais te dire. Il va me falloir remuer des cendres encore brûlantes, rappeler des noms que tu avais tâché d'oublier, t'apprendre des choses que tu désirais ignorer? Je vais te faire du mal, ma précieuse petite amie, mais il le faut : encore une fois, pardonne!

« Je n'ai point oublié, car je le tiens de toi-même, qu'après le départ de ton mari, tu as fait promettre à ton entourage que jamais son nom ne serait prononcé devant toi; tu refusas de lire dans les journaux les nouvelles concernant l'expédition du Maroc, tu voulus enfin tout ignorer de ce qui touchait le père de ton enfant.

« Aujourd'hui, Janine, il faut que tu saches! Il va y avoir un an passé que Michel Markinsen a pris du service à Meknès sous les ordres du commandant Dépière. De l'avis de tous ses chefs, il n'a cessé de se conduire de la façon la plus digne d'éloges, la plus crâne, la plus française. Avec une ténacité rare, un mépris de la mort qui faisait se demander à ceux qui le voyaient s'il ne la recherchait pas, il a mené dans les camps de Tiflet-Monod et de Melsidja la vie d'un véritable héros.

« Le 4 avril dernier, un terrible combat se livrait au nouveau camp de Tafoudéit; treize heures durant, Markinsen, à la tête de ses hommes, tint bon devant l'ennemi. Vers le soir, il

tomba au milieu de soixante de ses braves; lorsqu'on le retrouva, le lendemain matin, parmi les cadavres et les blessés, il était presque mourant.

« Transporté à l'hôpital de Meknès, il demeura pendant trente-cinq jours entre la vie et la mort. Et, Janine, j'ai dit que tu saurais tout : ce fut aux soins dévoués de la comtesse Palawska, présidente des infirmières de la Croix-Rouge, qu'il dut de ne pas mourir.

« Ici, je crois de mon devoir de t'éclairer sur la réalité de certaines apparences qui t'ont certainement trompée.

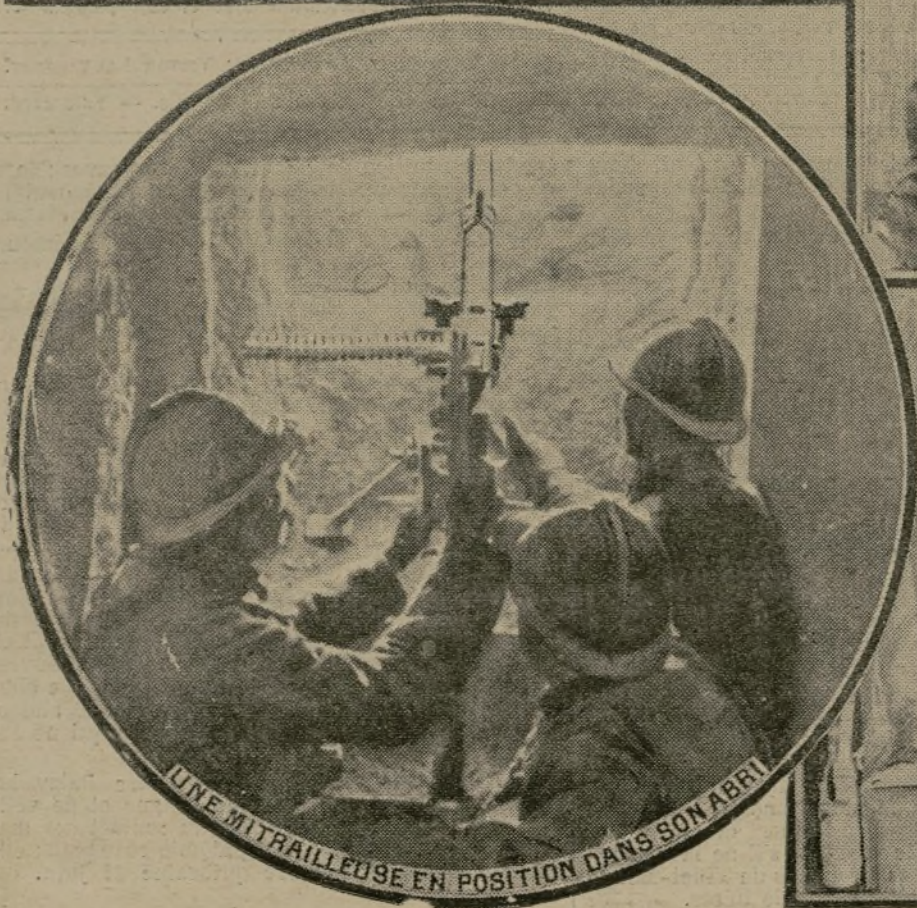
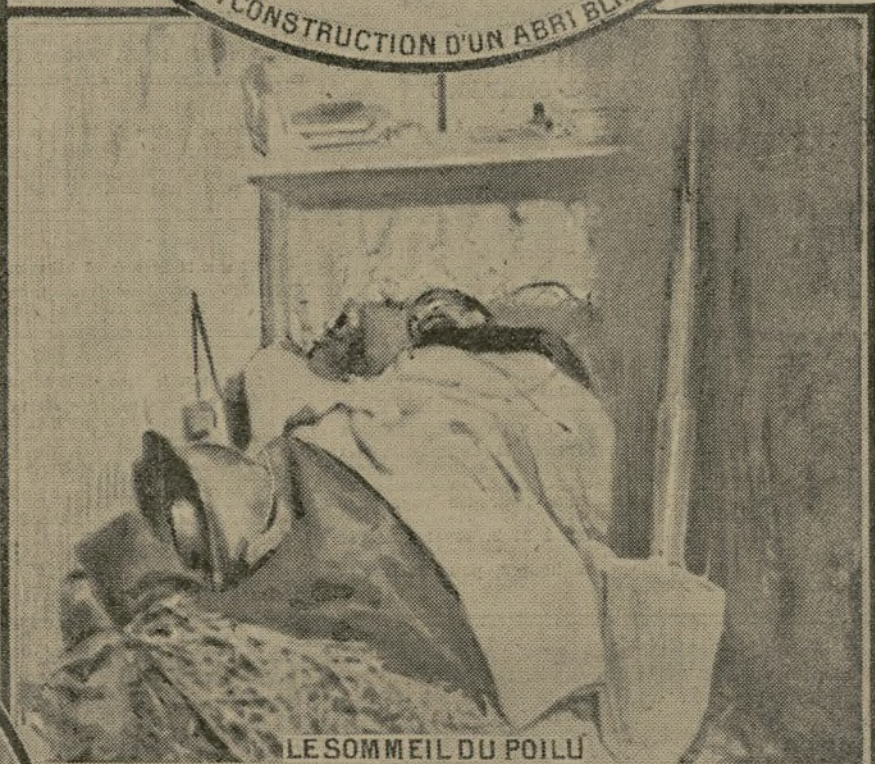
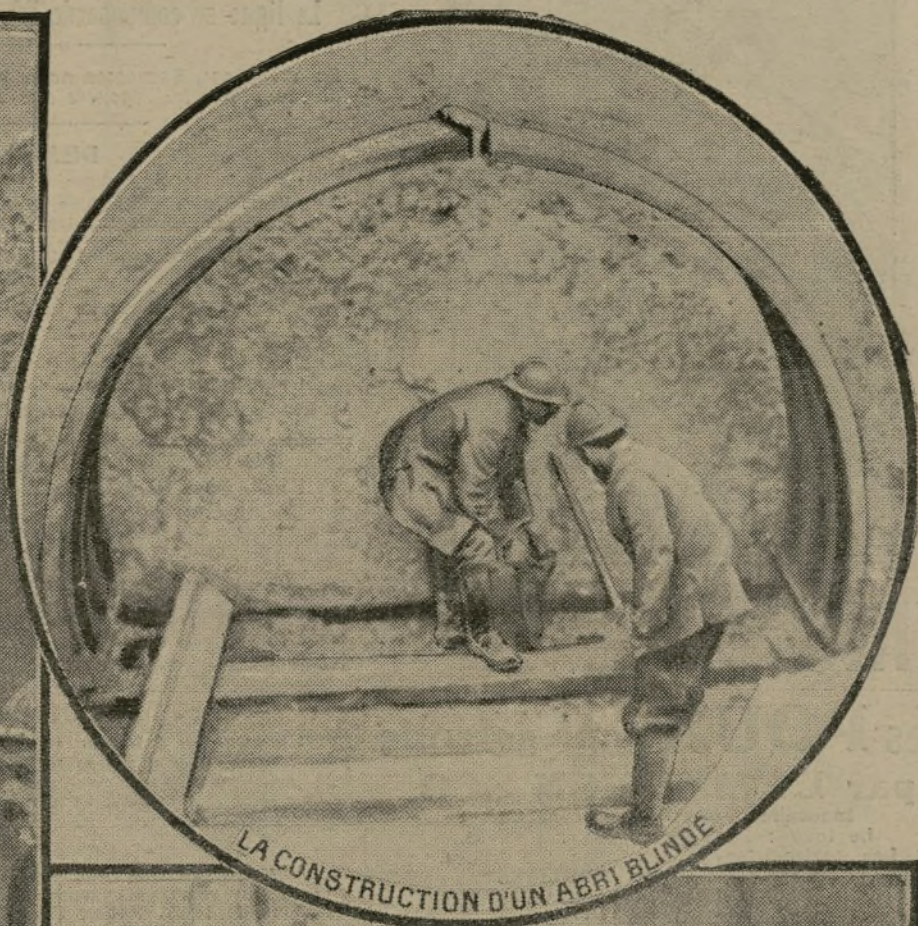
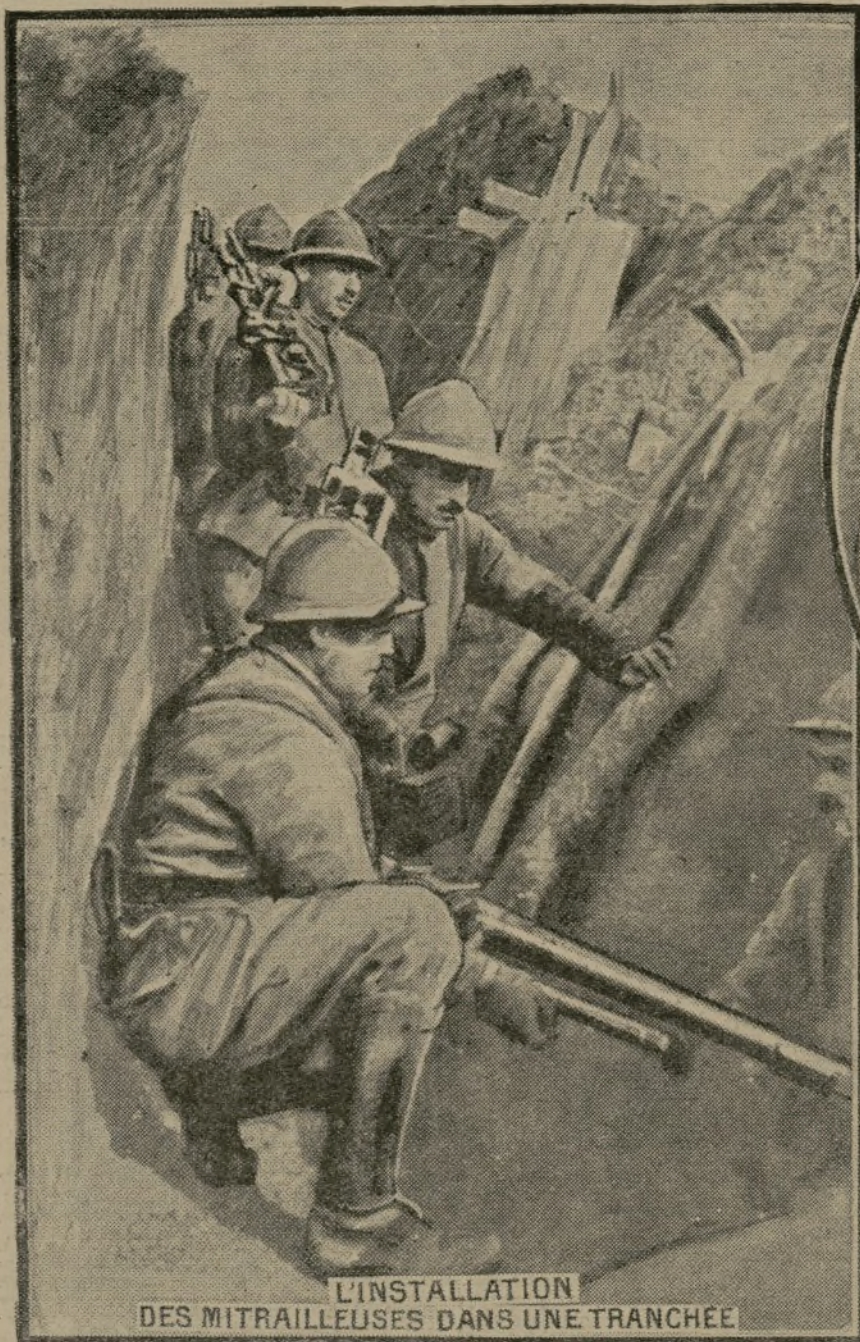
« Le départ de la comtesse Palawska, annoncé par les journaux au moment même où tu apprenais celui de ton mari, a trop hâtivement déterminé ton douloureux ressentiment.

« Que cette femme ait eu sur Michel une fatale influence, qu'elle ait eu la volonté de le suivre pour lui consacrer ses jours, qu'elle l'ait aimé du plus ardent amour, cela ne fait pas un doute. Mais que lui, sous le couvert de l'héroïsme et de l'expiation, ait combiné cette fuite pour recouvrer sa liberté, cela je ne le crois plus! Un homme heureux ne recherche pas la mort avec cette audace impudente qui, ici, stupéfia tous ceux qui ne savaient pas.

« Le 28 mai dernier, la comtesse Palawska, épuisée par de longs jours de fatigue et de veilles, prenait la fièvre typhoïde au contact des malades de son hôpital que l'épidémie ravageait; elle mourut dans la première quinzaine de juin.

(A suivre.)

En Argonne, nos poilus attendent l'ennemi en toute sérénité



Nos poilus d'Argonne voient s'étendre vers eux, en de vaines tentatives d'ailleurs, l'action allemande qui s'épuise devant Verdun. Ils n'ont pas attendu les attaques pour organiser la défense dans cette région si convoitée par l'ennemi et qui fut déjà le théâtre de si magnifiques opérations à la gloire de nos armées.